

- 2
- Brèves
Édito : Figures
- 3
- Sur la Montagne Limousine les élections municipales
approchent à pas feutrés...
Mais on entend au loin comme le bruit de couteaux qu'on aiguisse
- 4
- « Non au relativisme face aux éoliennes ! »
- 5
- Julian Assange, prisonnier politique en danger de mort
- 6
- Qu'attendons-nous des élu.es municipaux ?
Naissance du Syndicat de la Montagne limousine
La fabrique de l'ennemi intérieur
ou quand les services de l'État fabriquent un plateau fantasmé
- 7
- Aux origines était la Montagne, elle est toujours là

8	Dossier Figures
9	Pierre Bergounioux, ses Carnets de notes et le Limousin
10	Capi, l'insoumis de Chamberet
11	Le regard clandestin de Roger Bichard
12	Alain Mimoun, un olympien sur la Montagne limousine
13	Marc Charlier, du Gers à Verdun, en passant par Saint-Martin-Château

- 13
- Chroniques des temps anciens
Quand on archivait en sous-sol
- 14
- Chronique : Sans complexes
Notes de lectures - bloc notes
- 15
- Chronique : Abécédaire du cyclisme limousin
- 16
- La fête de la Montagne limousine à Saint-Martin-Château

TRIMESTRIEL

n69

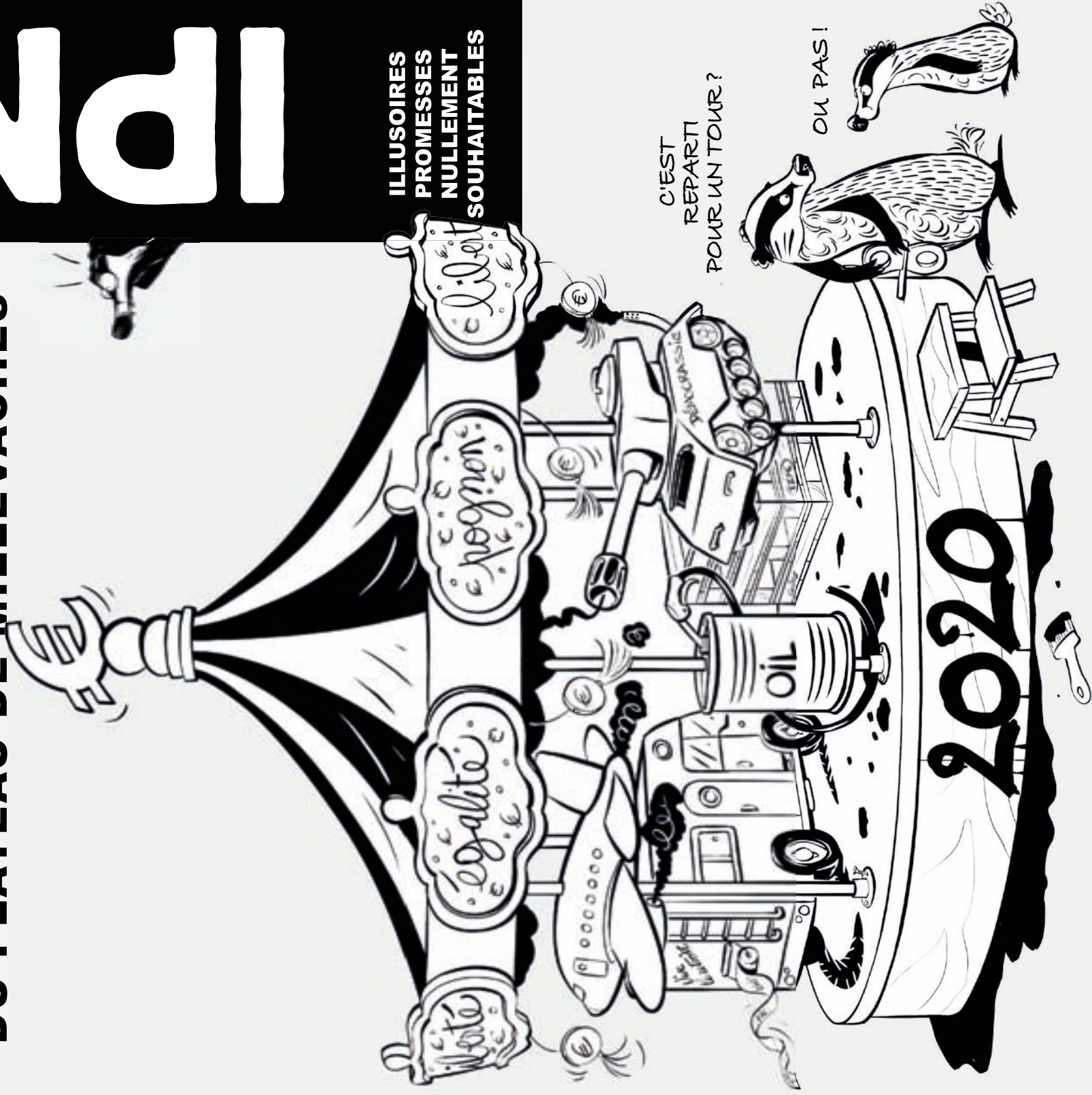
3 euros 50

décembre 2019

JOURNAL D'INFORMATION ET DE DÉBAT
DU PLATEAU DE MILLEVACHES

INS

ILLUSOIRES
PROMESSES
NULLEMENT
SOUHAITABLES





Figures

Nous avons trop souvent l'habitude dans IPNS de parler, actualité oblige, de quelques tristes figures dont l'action va bien souvent à l'encontre de ce que nous pensons être l'intérêt général et celui du plateau de Millevaches...

Michel Moine, par exemple, et ses acrobaties gestionnaires aux calamiteux effets sur une communauté de communes rendue exsangue, mais qui sans vergogne, se représente à la mairie d'Aubusson dans un face à face assez démoralisant avec l'ancien député de la Creuse (une autre pointure dans le genre !) Jean Auclair. L'actuel maire d'Aubusson se permet dans *La Montagne* du 28 octobre 2019 de s'offusquer que les pompiers de la Creuse aient vendu deux vieux clous de leur flotte de véhicules sans délibération. Il a dénoncé ainsi au procureur de la République « l'existence de faits pouvant constituer une infraction [...] à savoir une vente de deux véhicules du Service départemental d'incendie et de secours (Sdis) en l'absence de délibération du conseil d'administration et une tentative de fausse délibération pour tenter de donner un cadre légal à cette cession frauduleuse, sur la base de faits matériellement inexacts, pouvant constituer un faux en écriture publique ». L'homme parle d'expérience, qui est accusé des mêmes faits... Sauf qu'il ne s'agit pas dans son cas de deux vieux camions vendus 600 €, mais d'un emprunt bancaire de 2,5 millions d'euros et d'une avérée fausse délibération ! On voit bien qu'on ne joue pas dans la même cour. Moine se donne des allures de Sainte-Nitouche et personne, ni la journaliste de *La Montagne* qui relate l'épisode, ni les autres élus du département, ne semblent s'offusquer qu'un truand (il est vrai toujours présumé innocent puisque la justice avance à la vitesse d'un TGV en grève et que le procès Moine n'est toujours pas en vue) puisse donner ainsi des leçons de morale et de gestion publique...

Sa grande amie Dominique Simoneau (sa rencontre avec Moine est ce qui lui est

arrivé de meilleur ces dernières années, a-t-elle déclaré) est un autre exemple de triste figure. La croisade qu'elle a lancée après l'annulation de l'An zéro, mais qu'elle avait déjà expérimentée dans sa commune lors des dernières élections municipales, voilà qu'elle la relance à plus grande échelle avec l'Association de soutien au développement économique de Haute-Corrèze (Asdehc, voir page 3). Ce qui nous oblige encore une fois de devoir parler d'elle et de ces élus qui foncent tête baissée dans un combat qui passe tout simplement à côté des grands (et réels) enjeux du moment. Et tandis qu'au moment où nous bouclons ce numéro, un nouveau mouvement social de grande envergure s'exprime en France, relançant une colère que les gilets jaunes entretiennent depuis un an avec une persévérance incroyable, ce sont d'autres tristes figures, nationales celles-ci (Emmanuel Macron, Édouard Philippe, son gouvernement et les députés de sa majorité), qui poursuivent leur action de déconstruction des services publics et des conquêtes sociales et qui ont tout de même fait descendre dans la rue plus d'un million de personnes le 5 décembre dernier.

Heureusement, et c'est le parti que nous avons pris dans ce numéro de fin d'année, on peut, de temps en temps, aller voir ailleurs, respirer un air un peu plus respirable, et croiser d'autres figures, moins désespérantes, souvent méconnues pour ne pas dire inconnues. Le dossier de ce numéro est donc une galerie de quatre portraits à laquelle s'est ajouté en dernière minute un piou-piou anachronique croisé sur les routes du Plateau cet automne. Les autres s'appellent Pierre Bergounioux, écrivain bien connu de nos lecteurs auquel Daniel Couégnas, d'Eymoutiers, consacre deux



pages ; Capi, un insoumis au sens propre (il a refusé d'aller guerroyer en 1914) dont les plus vieilles personnes de Chamberet se souviennent encore et auquel Gérard Monédiaire consacre une passionnante biographie ; Roger Bichard, un artiste autodidacte et modeste du Bourbonnais dont une exposition récente à Felletin présentait une sélection des milliers de dessins qu'on a découvert après sa mort ; et encore Alain Mimoun, un des sportifs français des plus populaires, dont la tombe dans le cimetière de Bugeat nous rappelle les liens qu'il avait avec la Haute-Corrèze. Avec eux, on pourra momentanément se changer un peu les idées...



Vous pouvez effectuer le règlement de votre abonnement en ligne en utilisant le compte helloasso mis à votre disposition sur notre site. HelloAsso est la première plateforme de financement participatif dédiée aux associations et a été créé afin d'offrir à toutes les organisations la possibilité de se financer grâce au numérique via une solution complète, simple et gratuite. - <https://www.helloasso.com> - Paiement sécurisé.



L'abonnement est la meilleure solution pour soutenir IPNS et être sûr de bien recevoir tous les numéros !

IPNS ne vit que par ses lecteurs et compte donc sur eux ! Votre abonnement est indispensable à l'existence du journal !

Tous les anciens numéros sont consultables sur notre site : <http://journal-ipns.org>

Vous pouvez contacter IPNS en écrivant à l'adresse courriel suivante : contact@journal-ipns.org et nous suivre sur Facebook : <https://www.facebook.com/journal.ipns/>



IPNS

Trimestriel édité par l'association IPNS. Clin d'oeil à "Imprimé Par Nos Soins" que connaissent bien les associations, notre titre décline différemment ses initiales dans chaque numéro. Directeur de publication : Michel Lulek - 23340 Faux la Montagne.

Mise en page graphique, illustrations : Michel Bernard et Philippe Gady. Imprimerie : Rivet Presse Edition - Limoges, labellisée Imprim'vert. Commission paritaire : 1022 G 81 797 - ISSN : 1635-0278.

<http://journal-ipns.org>



IPNS - Je m'abonne !

Nom :

Prénom :

Adresse :

Courriel :

Abonnement pour 1 an (4 numéros), ordinaire 14 €

☐ , de soutien 20 € ou + ☐

Abonnement pour 2 ans (8 numéros), ordinaire 28 €

☐ , de soutien 40 € ou + ☐

Bon à retourner à : IPNS - 23340 - Faux la Montagne

Sur la Montagne Limousine les élections municipales approchent à pas feutrés...

Mais on entend au loin comme le bruit de couteaux qu’on aiguise

L’ASDEHC, Association de soutien au développement économique de Haute-Corrèze, sollicite les conseils municipaux du Plateau pour adopter une motion inspirée de celle votée cet été par la commune de Gentioux, dans laquelle elle demande aux « services de l’État » de soutenir les élus face aux « malveillances, incendies et intimidations » qui empêcheraient, selon elle, aux agriculteurs, entrepreneurs et associations de s’implanter et de travailler sur le plateau de Millevaches. Il n’est pas inutile de replacer cette étrange motion dans le contexte général, d’une part des prochaines élections municipales, d’autre part des véritables menaces qui pèsent sur le territoire, et qui ne sont certainement pas les quelques événements auxquels se réfère la motion.

Qui parvient à regarder au-delà du Mont Bessou ne peut que voir l’extraordinaire tumulte qui a saisi le monde entier. Les échos de soulèvements, d’une intensité inconnue depuis des décennies, d’un bout à l’autre de la planète et jusqu’à la France elle-même, parviennent par bribes jusqu’ici par la vertu de moyens de communication inconnus ou presque il y a encore vingt ans.

Plus personne ne peut prétendre ne pas savoir

Tout se déroule devant nos yeux. Le réchauffement toujours plus apocalyptique de l’atmosphère – dont les effets réels sont devenus sensibles même aux plus incrédules – les extinctions de masse, les guerres contre-insurrectionnelles, la crise énergétique, le délitement des liens communautaires, les massacres, le pillage des dernières ressources par ceux qui en ont encore les moyens, la destruction méthodique des derniers lambeaux de « l’État social ». Et face à cela, des peuples qu’on croyait endormis qui se dressent et font face, même aux balles. Plus personne ne peut prétendre ne pas savoir.

Dans tous les palais du pouvoir, on fait mine d’être concernés, on consulte, on met en œuvre des politiques de « transition énergétique », on caresse les arguments que, hier encore, on accueillait d’un rire gras. Le monde de l’entreprise, les politiques se saisissent – « enfin » diront certains – de la brûlante question de l’écologie. Cette soudaine prise de conscience n’arrive pas seulement trop tard, elle cache à peine une tentative ultime de prolonger encore un peu la gabegie qui nous a amenés là, sous le masque avenant de la « transition ».

« Intérêt général » et espèces invasives

Les agriculteurs, les forestiers, les entrepreneurs ne sont, dit-on, que des victimes parmi les victimes, forcées depuis des décennies à l’endettement pour tenir dans la course à la rentabilité. Ici comme ailleurs, les élus locaux, tout à leur louable souci de l’« intérêt général », font corps avec eux, face aux calomnies, face aux menaces, face au rejet dont une grandissante frange « radicalisée » de la population les accable. Chacun, chacune, joue sa partition, les uns suivent des formations de communicants pour vendre leur efforts et leurs bonnes pratiques, les autres (les élus corréziens de l’Association de soutien au développement économique de la Haute-Corrèze, entre autres) font voter des motions pour demander aux « services de l’État » (joli euphémisme pour parler des forces de l’ordre) de protéger les premiers contre (sans la nommer formellement) cette nouvelle espèce invasive que sont les « ultras », les « khmers verts », les « anti-tout », les « ultra-individualistes », les « totalitaires », les « violents », bref... les « anti-républicains ». Tout cela constituant une « mouvance » qui serait par avance coupable de tous les maux.

On s’émeut, dans une même phrase, d’incendies qui restent inexpliqués (celui de Lubrizol ?), des constructions hors normes, des subsides de la CAF à des espaces de vie sociale du Plateau, des instituteurs-trices « prosélytes », et de quelques échanges de



paroles un peu véhéments lors de réunions publiques.

Airs grinçants

On comprend bien, dans un tel climat de terreur, où les agents économiques du territoire en sont à raser les murs à cause de quelques « chevreuils » impénitents, que cette campagne électorale pour les municipales s’ouvre sur des airs grinçants. Ça n’aura d’ailleurs pas échappé au staff de campagne corrézien du Rassemblement National tout près à voler au secours des élus locaux assiégés en se proposant de présenter des listes au cœur de la bête, comme à Tarnac par exemple. Ce climat relativement soudain – si on excepte celui qui brillait déjà de ses prophéties avant-gardistes sur le grand-remplacement local aux dernières élections municipales, Dominique Simonneau, « maîtresse » de Gentioux – ce climat, donc, ne tombe pas du ciel. Des incendies il y en a eu avant, bien avant même, pour toutes sortes de mobiles, des mouvements pour s’inquiéter de tel ou tel projet industriel aussi, des cabanes et des yourtes... aussi. Ce qui a changé ces derniers mois et années, c’est que, d’un côté, ce qui passait pour des lubies de « choubabs » (l’effondrement biologique) est passé, en catastrophe, au statut de vérité télévisée, et que, de l’autre, quelques politi-

ciens locaux sans vergogne se sont mis en tête de capitaliser électoralement sur le désarroi (bien compréhensible) de ce qu’il reste de classes laborieuses rurales. Le magnifique sursaut populaire incarné par les Gilets Jaunes, qui ne s’en laissent pas conter, a déjà largement compromis leur stratégie cynique, mais pour combien de temps ?

Le grand règlement de comptes

Voilà plusieurs années que le coup se prépare entre le conseil départemental de la Corrèze, la rédaction de La Montagne, les permanences de tel ou tel député ou sénateur, les couloirs de tel ou tel conseil communautaire. À coup de publi-reportages qui ne disent par leur nom, sur la filière-bois, sur la filière-viande, sur le mal-être des agriculteurs, sur la menace d’« ultra-gauche » ou « écolo-activiste », à coup de petites phrases dispensées à l’envi sur l’antenne de France Bleu Limousin, dans telle ou telle réunion ou inauguration, dans la rubrique « indiscretions » du journal La Montagne, dans un reportage de complaisance du 19/20 de France 3 Limousin à Gentioux en plein mois d’août. Rien d’étonnant dès lors que ce petit foyer de ressentiment rural régulièrement attisé, notamment par Pascal Coste depuis son arrivée au conseil départemental de la Corrèze, suscite aujourd’hui la convoitise pêle-mêle de La République En Marche, en la personne du député Jean-Baptiste Moreau, ou du Rassemblement National qui ont l’un et l’autre besoin de se refaire dans le secteur.

Depuis des mois donc on prépare les cœurs et les esprits à un grand règlement de comptes, où l’on fera dans un grand brouhaha fleurant bon le pogrom, passer les « ultras » du Plateau ou d’ailleurs et tout ce qui s’en rapproche de près ou de loin, pour responsables du malheur du bon peuple des campagnes. Oui ce sont eux et elles LE problème, bien plus que le démantèlement des services publics, la politique agricole, la fermeture des écoles, des postes, des trésors publics, l’augmentation des prix des carburants, les déremboursements de médicaments, les retards au versement des primes, la sécheresse, la pénurie d’eau, les déserts médicaux, les trop petites retraites, le traitement inhumain des anciens et de celles et ceux qu’on paye au lance-pierre pour les gérer, la baisse des dotations municipales, la prolifération des normes, la disparition des truites, du train et de l’hôpital, celle de L’Écho, les coupes rases à perte de vue, l’érosion partout visible, et bien sûr la fin de l’eau potable au robinet.

Benjamin Rosoux

L’ASDEHC c’est quoi ?

Créée à l’initiative d’élus de Haute-Corrèze en 2018 en réponse à la mobilisation contre le projet d’usine à pellets de Bugeat-Viam, l’Association de soutien au développement économique de la Haute-Corrèze (ASDEHC) vise à soutenir tout type de projets qui peuvent contribuer au développement économique de Haute-Corrèze (voir le reportage de Télé Millevaches : <http://telemillevaches.net/videos/une-usine-en-question-episode-3>). Depuis quelques semaines, l’ASDEHC, présidée par le maire de Pérols-sur-Vézère, Alain Fonfrède, s’est engagée dans une mobilisation farouche via une motion

dans laquelle, prenant prétexte de quelques sabotages ou incendies inexpliqués, elle déplore que « des agriculteurs, des entrepreneurs, des associations ne puissent plus s’implanter, se développer, créer des emplois, travailler en paix sur notre territoire » et que « l’économie liée à la sylviculture et à l’élevage ne puissent pas s’exercer en toute sérénité ». L’association prévoit d’élargir son champ d’action à la Creuse et la Haute-Vienne, soit l’ensemble du Plateau, a lancé une campagne d’adhésion auprès des élus, relayée en Creuse par Dominique Simoneau, et souhaite également « mobiliser la population ».

« Non au relativisme face aux éoliennes ! »

On sait que les grandes organisations écologistes, les Verts ou Greenpeace par exemple, continuent aujourd’hui de défendre le développement massif de l’éolien industriel. Devant l’opposition systématique des populations concernées, et les doutes de plus en plus répandus quant au bien fondé de ce développement, ces écologistes officiels se contentent d’admettre du bout des lèvres qu’il faut « soigner l’implantation et la qualité des projets » ou « laisser une place suffisante à la concertation avec les riverains ». L’article consacré aux éoliennes dans le numéro 68 d’IPNS (septembre 2019) est d’un registre à priori différent : son auteur, Jean-François Pressicaud, est un écologiste de la première heure, et l’on ne peut douter de son indépendance ni de son exigence intellectuelle. Les positions qui y sont défendues n’en sont que plus lourdes de conséquences. Plus encore que les approximations factuelles ou les incohérences de raisonnement, le plus grave, ce sont les conclusions de cet article, bien résumé par son titre : « Éoliennes : ne nous trompons pas d’adversaire ». Autant dire : « il y a autre chose à faire que de se pré-occuper des éoliennes ; ne soyons ni pour ni contre et donc : laissons faire ».

Mais de quoi parle-t-on exactement ? Il n’est pas inutile de rappeler ici les résultats d’une enquête réalisée par des opposants, pour le seul département de la Creuse :

« Les collectifs France Nature Environnement et Alerte Éoliennes 23 ont mené une recension du nombre de projets éoliens dans notre département. Les chiffres d’ores et déjà atteints en octobre 2019 font froid dans le dos ; 27 parcs éoliens sur les territoires de plus de 40 communes, qui se répartissent comme suit : 25 machines en exploitation, 27 autorisées ou en construction, 34 en instruction à la préfecture, 73 à un stade d’étude moins avancé. Soit un total – toujours provisoire – de 159 machines [...]. Chacune de ces machines coûte à peu près 3 millions d’euros. Nous sommes donc en face d’un investissement industriel dans notre département de... 480 millions d’euros (hors investissements publics pour les lignes très hautes tensions, les transformateurs, etc.).

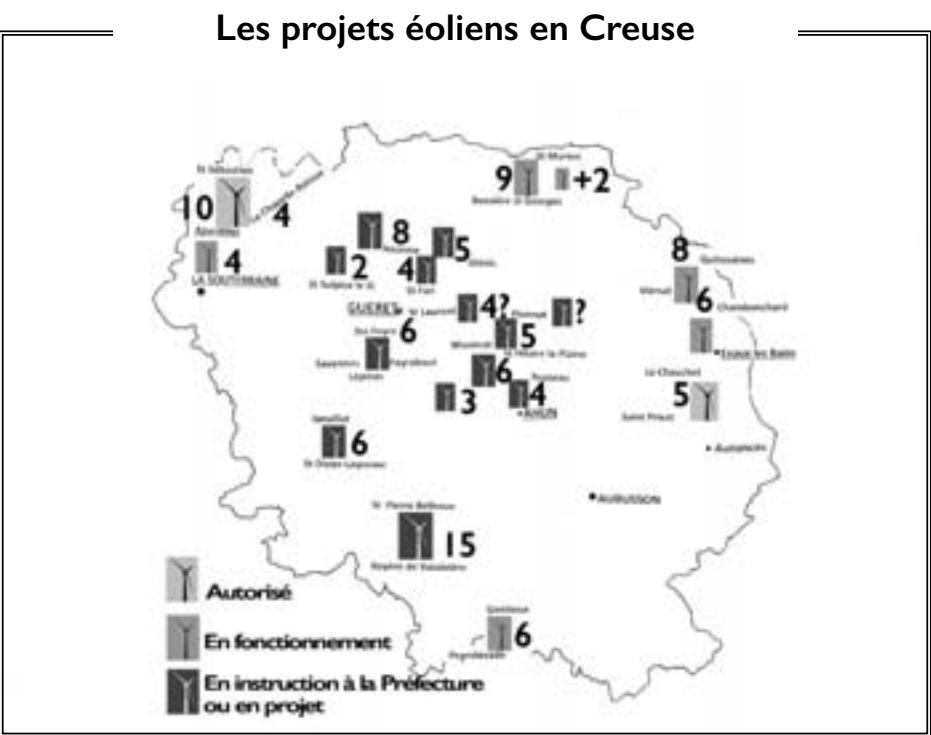
De tels chiffres devraient suffire pour que n’importe qui de sensé et de bonne foi comprenne que l’avenir de notre région [...] se joue notamment aujourd’hui avec l’éolien industriel. » (1)

Il me semble que, dans son article, Jean-François Pressicaud, comme beaucoup d’habitants de notre région, ne prend pas véritablement la mesure de cette menace. Le « relativisme » dont il fait preuve à propos des éoliennes s’apparente à une forme de déni de réalité, dont il est assez difficile de comprendre les causes.

Pas d'omelettes sans casser des œufs ?

Ceux qui sont enthousiasmé par ces machines et en attendent « le salut de la planète », comme nous y invite en permanence la propagande des États et des entreprises, pourront se féliciter d’un tel déploiement – qui n’est sans doute qu’un début, si l’on en croit les annonces du gouvernement ou de la région Nouvelle-Aquitaine. Ils devront aussi, en toute logique, se féliciter de l’exploitation énergétique optimisée de la « biomasse » du Limousin (entendez l’exploitation/destruction industrielle de nos forêts et l’usine à pellets de Bugeat). Ils considéreront sans doute qu’« on ne fait pas d’omelettes sans casser d’œufs ». L’intérêt général l’exige, tant pis si le Limousin se transforme, après tant d’autres régions, en « banlieue industrielle de basse intensité » d’un nouveau genre. Une telle position m’est personnellement odieuse – d’abord parce que j’aime la région où je vis : je ne voudrais plus, et ne pourrais peut-être plus, habiter ailleurs ; l’idée de la voir abîmée, et gâché cet espèce de miracle : un endroit encore un petit peu épargné dans le vaste cloaque qu’a produit la société industrielle, cette idée me peine et me met en rage.

Par ailleurs, croire aujourd’hui en cette « transition énergétique » (ou écologique) d’État et de marché me semble aussi absurde que de croire hier au désormais un peu éventé « développement durable ». Aussi visiblement contraire à la raison et à l’analyse historique (2) ; et aussi constamment démenti par des exemples renouvelés chaque jour aux yeux de tous (3). On ne demande pas à un pyromane d’éteindre un incendie ; on ne soigne pas une blessure avec une arme. Mais malheureusement, le XXe siècle nous a assez montré que la raison comme l’expérience ne suffisent pas à



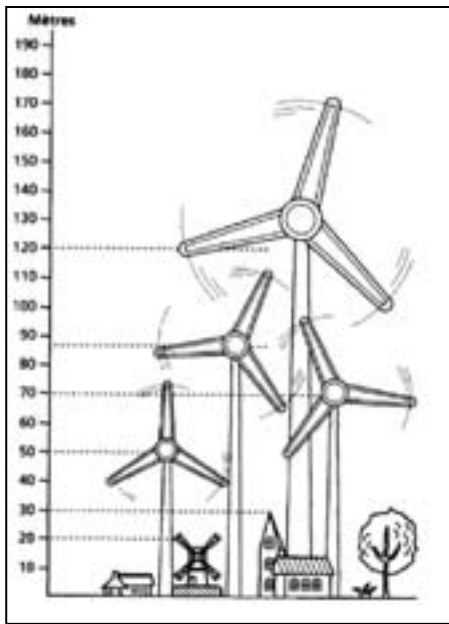
eux seuls à détromper celui qui veut croire au mensonge.

Interdépendance

Dans son article, Jean-François Pressicaud laisse entendre qu’il ne se fait guère d’illusion sur ces solutions technologiques que nous promet aujourd’hui le capitalisme industriel. Son parti pris de « neutralité » à l’égard de la menace éolienne n’en est que plus critiquable. Il donne principalement deux raisons pour justifier cet attentisme. D’abord il avance qu’il existe des problèmes plus graves, comme le nucléaire et la pollution chimique universelle. Cette manière de mettre en concurrence les nuisances est parfaitement absurde. Devions-nous aussi choisir, par exemple, entre contester l’enfouissement des déchets nucléaires à Bure ou la construction de l’aéroport de Notre-Dame-des-Landes ? Une telle proposition aurait sûrement paru absurde voire scandaleuse à beaucoup ; et bien il en va de même pour la « concurrence » des luttes que nous propose Jean-François Pressicaud. Il faudrait plutôt s’efforcer de combattre, avec ses quelques forces, l’ensemble des ignominies dont notre organisation sociale est si féconde. Il n’y a pas à choisir. Les différents appareils industriels sur lesquels se fonde notre organisation sociale (énergies, mines, pétrochimie, métallurgie, agriculture, transports, numérique, etc.) sont interdépendants. Ils font système, et c’est en tant que système qu’on peut les comprendre et les critiquer. Si donc le nucléaire est infiniment plus grave et dangereux que l’éolien industriel, ces deux industries ne s’opposent pas et, loin d’être en concurrence, elles se renforcent mutuellement : elles se complètent. C’est d’ailleurs ce que n’ont cessé de répéter les présidents de la République française depuis que l’éolien a commencé à être implanté massivement dans notre pays (4).

Un alibi politique

Le rôle principal du déploiement actuel de l’éolien, et plus généralement des énergies



dites renouvelables, n’est pas de produire de l’électricité, pas même de rapporter beaucoup d’argent aux multinationales de l’énergie, il est d’abord de servir de clef de voûte à la propagande sur la « transition énergétique », d’alibi politique pour justifier la fuite en avant du développement industriel et de la croissance économique, bref pour faire accepter que tout continue le plus longtemps possible – et notamment le nucléaire – jusqu’à ce que mort s’en suive (5).

Il est parfaitement exact, comme le dit Jean-François Pressicaud, que beaucoup d’associations d’opposants aux éoliennes sont soit ouvertement pro-nucléaires, soit au moins ambiguës sur la question, vraisemblablement parce qu’elles s’imaginent que c’est un moyen de donner

plus de crédibilité à leur opposition (c’est évidemment le contraire qui est vrai) (6). Une telle complaisance à l’égard du nucléaire est inacceptable. Raison de plus pour intervenir dans ces débats en essayant d’y défendre une critique intransigeante à la fois de la folie nucléaire, et du rideau de fumée de la transition énergétique, éoliennes et consorts. En la matière aussi, il s’agit donc d’appliquer la consigne que Bernard Char-

bonneau et Jacques Ellul avançaient dès les années 1930 : penser à la globalité des enjeux, et agir à l’échelle locale, là où ces enjeux sont accessibles, là où on peut avoir une prise sur eux (7).

Une question d’échelle

Jean-François Pressicaud donne une deuxième raison pour ne pas s’opposer au déferlement de l’éolien dans notre région : ses conséquences locales ne seraient pas si graves, et notamment la dégradation des paysages par l’éolien serait une question esthétique, de goût, une question donc subjective et qui ne peut entrer en ligne de compte. Je conteste absolument cette affirmation. Constaté qu’un paysage est abîmé ou même détruit par une intervention humaine démesurée n’est pas une question de goût : c’est une réalité factuelle, objective. Pour risquer une analogie avec des questions évoquées plus haut, c’est une réalité aussi objective que d’être soit à peu près en bonne santé, soit très malade (empoisonné par exemple par un polluant). Le fait de préférer la santé ou la maladie, ou de refuser de voir la maladie et ses causes, est, par contre, effectivement une question subjective. Ce qui est objectif dans la conséquence des éoliennes industrielles sur les paysages et les régions n’a évidemment rien à voir avec leur forme que l’on trouverait plus ou moins jolie. C’est exclusivement une question d’échelle. Les « problèmes » posés par la société industrielle, ses productions et ses techniques, sont en effet très souvent des questions d’échelles, ce qui ne les rend pas moins décisifs. Il n’y a en fait aucun rapport entre une éolienne domestique de 12 mètres de haut, ou même une éolienne de village de 40 mètres, et les machines dont il est ici question, culminant au deux tiers de la hauteur de la tour Eiffel. Il ne faudrait même pas utiliser le même mot pour des réalités aussi éloignées. La question d’échelle ne concerne pas seulement la hauteur de ces machines, mais aussi leur nombre, leur dissémination : si on laisse faire, on les verra (et on les entendra, et on subira leurs infra-sons) partout. On ne sera plus tranquille nulle part. Et on devra apprendre à vivre avec ça, apprendre à anesthésier, à mutiler encore un peu plus notre sensibilité pour « s’habituer ».

Lutter ou limiter les dégâts

Le plus étrange dans l’article de Jean-François Pressicaud est que son auteur relève bien, en passant, que le problème de ces machines, c’est « leur gigantisme » ; mais, une fois de plus, au lieu d’en conclure qu’il faut donc combattre les éoliennes, étant ce qu’elles sont, il se perd, et perd le lecteur, dans des considérations sans aucun rapport avec le sujet. Peut-être en effet pourrait-on imaginer, et même expérimenter, une production d’électricité à échelle locale, par et pour des communautés devenues extrêmement sobres en la matière, et utilisant notamment des éoliennes de petites tailles. Ces questions ont sans aucun doute un intérêt, et sont plus convaincantes en tout cas que les fadaïes sur la « transition énergétique » telles qu’on nous la sert tous les jours. Mais elles n’ont strictement aucun rapport avec les éoliennes géantes que l’on veut nous imposer ; elles ouvrent au contraire des perspectives exactement à l’opposé de l’éolien industriel. Ce serait quand même un comble que

Julian Assange, prisonnier politique en danger de mort

Julian Assange, le fondateur de WikiLeaks emprisonné actuellement à Londres, passait le 21 octobre devant un tribunal londonien suite à la demande d'extradition que réclame les États-Unis à son encontre. Des soutiens français avaient fait le déplacement. Parmi eux, deux Gilets jaunes de la Montagne. Notre « envoyée spéciale » à Londres nous raconte ce qu'elle a vu.

de telles perspectives « utopiques » en viennent en fait à servir de justification à un saccage lui bien réel, et imminent. Aussi intéressantes que puissent être de telles réflexions, elles ne doivent pas faire oublier ou masquer la lutte qu'il faut mener aujourd'hui – et je dirais même de toute urgence – contre les éoliennes géantes et les autres destructions menées au nom de l'écologie (contre les forêts notamment), si nous aimons notre région et voulons la défendre, ou seulement, malheureusement, limiter les dégâts.

Cédric De Queiros



Éoliennes de Gentioux-Pigerolles

(1) Publié dans le trimestriel *Creuse-citron* n°62 de novembre 2019.
(2) Voir Jaime Semprun et René Riesel, *Catastrophisme, administration du désastre, et soumission durable*, les éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2008 ; José Ardillo, *les Illusions renouvelables ; Énergie et pouvoir : une histoire*, l'Échappée, 2015 ; ou les travaux et les interventions dans les médias de l'historien Jean-Baptiste Fressoz.
(3) Voir le cas des soi-disant biocarburants qui ont récemment défrayé la chronique à nouveau, par le soutien du gouvernement français à l'huile de palme ; ou le sinistre vaudeville gouvernemental concernant la « régulation » de la chimie agricole.
(4) Le « Grenelle de l'environnement » lancé par Sarkozy en 2007 avait deux axes principaux : le développement massif de l'éolien, et simultanément, le lancement de la construction de l'EPR de Flamanville. Le gouvernement Macron a revendiqué exactement la même « synergie » entre nucléaire et renouvelable fin 2018, dans sa « Programmation pluriannuelle de l'énergie ».
(5) Voir Arnaud Michon, *Le Sens du vent. Notes sur la nucléarisation de la France au temps des illusions renouvelables*, les éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2010 ; Frédéric Gaillard, *Le Soleil en face*, éditions l'Échappée, 2012.
(6) Voir le texte : *Notes sur une réunion anti-éoliennes*, publié dans *Creuse-citron* n°58 et 59, automne et hivers 2018.
(7) Voir Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique*, Seuil, 2014.
Source : www.stopmines23.fr

Julian Assange est un prisonnier politique qui a dénoncé les crimes de guerre de l'armée des États-Unis en Irak et en Afghanistan en publiant des milliers de documents ultra confidentiels. L'accusation portée contre lui est très précise : conspiration avec Chelsea Manning pour publier les journaux de guerre en Irak (Iraq War logs), de la guerre en Afghanistan (Afghanistan war logs) et les câbles du Département d'État. Le but de l'audience du 21 octobre était de déterminer le calendrier de la procédure d'extradition. La défense de Julian Assange demandait plus de temps pour préparer son dossier et contestait le fait que les infractions politiques étaient expressément exclues du traité d'extradition. Il devrait donc y avoir, selon eux, une audience préliminaire pour déterminer si le traité d'extradition peut ou non s'appliquer (1).

159 années de prison
Ses conditions d'incarcération, à l'isolement dans l'aile psychiatrique de la prison de haute sécurité de Belmarsh, dénoncées à l'ONU par Nils Melzer, rapporteur spécial des Nations Unies sur la torture, ont considérablement affecté Julian Assange. Par exemple, il hésite à décliner sa date de naissance comme s'il l'avait oubliée en partie. Une nouvelle audience est prévue en décembre et une dernière le 24 février 2020 pour lui signifier son extradition éventuelle vers les États-Unis où il encourt 159 années de prison pour espionnage. Washington dicte ses instructions à la Grande-Bretagne. Cela fut particulièrement visible au cours de l'audience par l'intermédiaire de la juge Vanessa Baraister qui s'adressait à la défense avec mépris, affichant un ennui profond. Cinq représentants du gouvernement américain étaient assis derrière les procureurs... La juge a refusé un délai supplémentaire réclamé par les avocats pour mieux préparer le dossier dans l'optique du procès du 24 février, lequel se tiendra dans le tribunal de la prison adjacente de Belmarsh (relié par un passage souterrain) où seulement six personnes seront acceptées dans le public... À la sortie du tribunal, le représentant de Wikileaks a dénoncé la torture dont Julian Assange est victime et a souligné le fait qu'il est un prisonnier politique en danger de mort. Le lundi après-midi la manifestation s'est déplacée devant l'ambassade d'Australie à Londres (rappelons qu'Assange est australien), mais sans effet particulier.

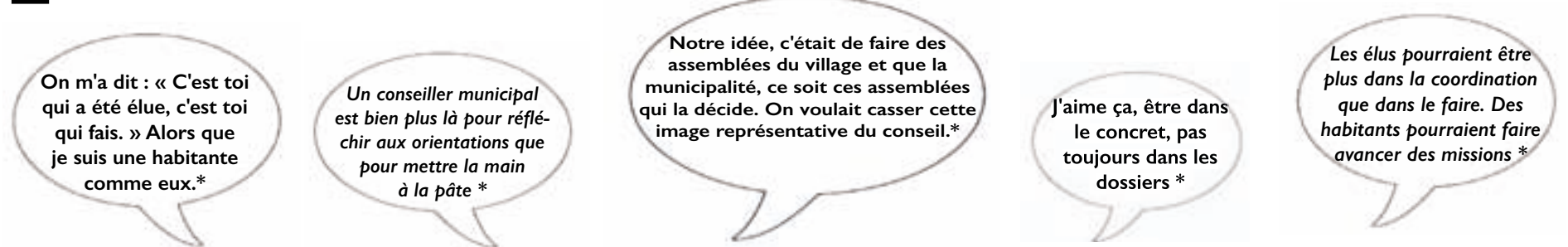
C.C.

(1) Voir l'article de Craig Murray sur le site Le Grand Soir : <https://www.legrandsoir.info/assange-au-tribunal-21-octobre-2019.html>



Qu’attendons-nous des élu.es municipaux ?

En mars prochain, les urnes seront ressorties dans toutes les mairies pour désigner les futurs conseillers municipaux. Mais quel rôle confie-t-on aux élus quand on glisse notre bulletin dans l'urne ? Quel rôle, nous en tant qu'habitant.es, souhaitons-nous remplir pour la commune ? Et si nous en parlions dans chacune de nos communes d'ici les prochaines élections ?



*Paroles de conseillers municipaux de Faux-la-Montagne, recueillies à l'occasion de l'auto-évaluation du fonctionnement de l'équipe municipale conduite de juin à septembre 2019.

Naissance du Syndicat de la Montagne limousine

C'est officiel ! Le 3 novembre 2019, à Peyrelevade, un peu plus de 150 personnes étaient réunies pour la naissance officiel du Syndicat de la Montagne. Une démarche encore largement en construction plutôt qu'une structure clé en main. C'est pourquoi il est facile et possible de le rejoindre pour contribuer à en faire un outil adapté aux besoins du territoire.

Le Syndicat de la Montagne limousine est issu d'une démarche vieille de plusieurs années dans laquelle des habitantes et habitants, à titre personnel souvent, au nom d'une structure parfois, cherchaient à se doter d'un outil pérenne pour mieux agir ensemble, croiser leurs expériences et leurs pratiques, établir un rapport de force plus favorable à leur vision du territoire. Bref, une sorte de boîte à idées et d'outil de mutualisation qui sache à la fois prendre des positions et construire des réponses concrètes aux besoins de tous et de chacun. Si le mot « Syndicat » a été choisi, c'est pour dire la double intention du projet : d'une part défendre les intérêts d'un territoire et de ses habitants et habitantes (à l'instar par exemple des syndicats de salariés ou d'usagers) et d'autre part construire collectivement des outils communs (à l'instar par exemple des syndicats de gestion de l'eau ou des syndicats d'électrification). Bref être à la fois sur la défensive et dans l'offensive, tout en développement des actions et réalisations très concrètes.

Un projet en 6 points

La vision du territoire défendue par le Syndicat s'inscrit explicitement dans la continuité des propositions pour une plateforme de la Montagne limousine, un texte écrit en 2014 comme un « contre-scénario » pour le Plateau face aux scénarios qu'à la même époque la Datar nous concoctait (1). Dans cette filiation, le Syndicat a également écrit un texte qui présente les six perspectives dans laquelle il s'inscrit aujourd'hui et qui se résume en six points :
- Relocaliser l'usage des ressources du territoire (l'eau, l'énergie, la forêt, l'alimentation)

- Permettre l'accès à la terre et au logement pour toutes et tous
- Défendre les infrastructures existantes et se doter des moyens et des services dont le territoire a besoin
- S'organiser face aux violences du système, de l'économie et à l'arbitraire administratif et se défendre
- Mettre en place un droit d'asile local : il n'y aura pas d'expulsions sur la Montagne limousine
- Mettre un terme à notre échelle à la destruction du vivant, des sols et des milieux de vie humains et non humains (2).

Des groupes qui agissent

Dans cette optique plusieurs groupes de travail ont été lancés. Un groupe sur les biens vacants prépare la réalisation d'une brochure sur le sujet et proposera aux nouvelles équipes municipales issues des prochaines élections une formation technique sur cette question. Un groupe sur l'eau réfléchit à la gestion et la distribution de cette ressource pour éviter qu'elles ne soient confiées à des sociétés privées étrangères au territoire dont les motivations ne sont pas spécialement les mêmes que les communes qui en assurent encore la gestion aujourd'hui. Un groupe d'entraide administrative et juridique assure déjà depuis plusieurs mois des permanences gratuites ouvertes à tout un chacun dans différents lieux (un peu à l'image de ce que réalise sous d'autres formes un groupe d'entraide psychologique qui intervient depuis 8 ans en complémentarité de professionnels). Existente aussi un groupe « exilés », un autre sur l'agriculture, encore un autre sur la question de l'autonomie et des réponses à envisager face aux



changements climatiques et à l'épuisement des ressources sur la planète. Le jour de l'assemblée de Peyrelevade, s'est également constitué un groupe sur la forêt dont une des premières actions sera l'accueil en décembre d'une mission de plusieurs parlementaires sur le sujet. D'autres thématiques ont été évoqués : énergie, éducation, etc.

Un séminaire les 30 janvier, 1^{er} et 2 février

Jusqu'à maintenant, le projet de Syndicat a avancé via des séminaires de travail de plusieurs jours (une semaine en janvier réunissant 23 personnes, 3 jours en avril et 3 jours en septembre réunissant à chaque fois une trentaine de personnes). Ce mode de fonctionnement sera continué en 2020

avec 4 rendez-vous, dont un « camp d'été » plus large en juillet. Le prochain séminaire est prévu fin janvier et début février sur un vendredi, un samedi et un dimanche pour permettre au maximum de personnes de se rendre disponible. Ces assemblées sont actuellement les lieux de décision légitimes pour orienter les actions du Syndicat, ce qui n'empêche pas les différents groupes de fonctionner en toute autonomie. Un petit groupe de coordination composé de 9 personnes venant de différentes communes du Plateau, en Creuse, en Corrèze et en Haute-Vienne, assure le suivi des différentes actions pour aider au bon fonctionnement de l'ensemble. Une de ses premières actions est de mettre en place une lettre d'information pour que chacun puisse suivre ce qui se fait et disposer également d'un canal pour diffuser idées et propositions.

Syndicat : une dynamique ouverte

Pour recevoir les informations, apporter sa pierre à l'édifice, de nouvelles idées, vos compétences, un peu de temps ou tout simplement s'inscrire à la lettre électronique du Syndicat : écrire à syndicat-montagne@illico.org

- (1) Lire le texte de la plateforme dans IPNS n°46 ou ici : http://frama.link/_A8GQHs7
(2) Une plaquette détaille ces objectifs : <http://frama.link/HxWaH5m5>
On peut en demander des exemplaires imprimés.

La fabrique de l'ennemi intérieur, ou quand les services de l'État fabriquent un plateau fantasmé

À plusieurs reprises déjà, des représentants de l'État ou de collectivités se sont ingéniés à inventer un plateau peuplé de dangereux et séditeux anarchistes, prêts à confisquer le territoire des mains des paisibles et honnêtes habitants qui le peuplent. Qu'il s'agisse de l'affaire de Tarnac ou plus récemment de la pantalonnade de l'An zéro, les exemples ne manquent pas.

Mais voilà qu'un nouveau front s'ouvre, et pas des moindres : l'école.

Lors de leur traditionnelle « réunion de rentrée », le 11 septembre dernier, les directeurs d'école de la circonscription Aubusson-Bourganeuf ont ainsi été appelés à la vigilance par le directeur académique des services de l'éducation nationale (DASEN) de la Creuse.

Dorénavant compétents pour donner leur agrément à des intervenants extérieurs pour mener, par exemple, des actions dans les domaines artistique ou culturel, ces directeurs ont été invités à solliciter l'avis des

services de la DASEN avant toute décision. Pourquoi ? Car la DASEN possède « des informations que vous n'avez pas. Dans notre département, des associations sont soupçonnées de radicalisation et de dérives sectaires, notamment dans le sud de la Creuse et plus particulièrement sur le plateau de Millevaches ». Et la situation est d'autant plus sensible qu'« on n'est pas les seuls à avoir ce problème, [c'est] également [le cas] en nord Corrèze ».

Bigre ! Le danger guette... Mais quel

danger ? Là, les choses sont moins nettes... : « Je [le DASEN] reste volontairement flou. Sachez qu'il y a des familles qui risquent de se faire embrigader, donc je vous alerte sur ce sujet. Ce sont des informations que je tiens des services de la Préfecture. »

Rien à voir, bien entendu, avec le climat de suspicion et de chasse aux sorcières qui s'installe petit à petit, attisé par certains élus qui ont du mal à accepter la pluralité des points de vue... Calomnions, calomnions, il en restera toujours quelque-chose...

Aux origines était la Montagne, elle est toujours là

Lors de la dernière Fête de la Montagne Limousine, un sympathique débat a permis d'évoquer les différentes définitions que chacun des participants attribue aux deux termes : montagne, plateau, et les malentendus qui orientent très (trop) souvent leur utilisation. Il ressort à mon sens ceci : il existe une Montagne « réelle », et une Montagne « fantasmée », même chose pour LE (les) plateaux. Voyons tout d'abord le terme de montagne.



Une définition géographique

Si vous êtes de fidèles lecteurs d'IPNS, vous pourrez constater que le terme de « Montagne Limousine » se substitue de plus en plus au terme de « Plateau ». Vous remarquerez aussi que certains auteurs les utilisent indifféremment. C'est Jean-François Vignaud, de l'IEO, (Institut d'études occitanes) qui a le mieux fait la part des choses à mon sens. Son article dans notre n° 28 (1) évoque « la montanha », et parle à propos du Plateau de Millevaches d'un « mythe toponymique ». Ce texte a très exactement 10 ans, mais évidemment, depuis, rien n'a changé, sauf ... (un peu) les mots. On y apprend que la Montagne est de loin le terme le plus ancien. Ainsi, un panneau destiné aux visiteurs du Pont Saint Etienne à Limoges, nous indique-t-il ceci : (au Moyen-Age) « Ici, au Port du Naveix, on déchargeait le bois flotté, venu de la Montagne » (c'est-à-dire par la Vienne, la Maulde, la Combade). Le terme a ensuite été utilisé depuis « belle lurette » par les historiens et les géographes, qui ne sont pas des plaisantins. Définir très précisément notre Montagne Limousine est assez facile, c'est une affaire de critères. Les premiers sont purement géographiques : relief, altitude, climat, nature des sols, richesses en cours d'eau, végétation. L'altitude n'est pas un critère suffisant, ni même absolu. Selon les auteurs, on tracera une carte des zones supérieures à 500 ou 600 m, cette dernière carte étant évidemment plus réduite. Certains élus parlent de ces altitudes avec un petit air de se moquer tout de même, montrant du doigt « un autre monde », sauvage et inculte (les habitants bien sûr !), comme s'ils avaient quelque supériorité à vivre hors de la montagne. La chose amusante est que ce même secteur a bel et bien été une « vraie » montagne, comme les Alpes, assise sur les roches les plus anciennes de la Terre, ici la famille des granites. Mais c'était il y a 500 millions d'années. Et les millions d'années, ça use. Le relief est bien aujourd'hui celui d'un plateau (tiens, tiens), incliné doucement vers l'ouest depuis l'Auvergne, mais aussi vers le nord et le sud, à partir des hauteurs formant la ligne de partage des eaux. Ce, ou plutôt CES plateaux, sont largement entaillés par les vallées des nombreux cours d'eau, ce qui fait que - circulant dans la Montagne - on passe d'un plateau à l'autre, après avoir descendu puis remonté (les cyclistes connaissent bien ces dénivelés). Là, le climat - dit de moyenne montagne - est plus rude, plus froid (90 jours de gel par an en moyenne) plus humide (nettement plus de neige, et pluviométrie supérieure à 1000 mm). Ne parle-t-on pas de la limite pluinneige, à environ 500 m ? Avec des paysages

et une végétation en conséquence. On évoquera ici les terres peuplées de hêtres, (voir tous les lieux nommés en Faye, Faux) qui se substituent peu à peu vers l'est aux zones à châtaigniers (Chassagne-at). Le chêne est par contre partout chez lui, quand il en reste. Plus de landes, de nombreuses tourbières, voici une autre marque. Et la forêt dans tout ça ? Il est admis que jusqu'aux environs des années 30, elle n'occupait guère plus de 10 %, contre aujourd'hui 60, chiffres variables selon les secteurs toutefois. La lande à bruyères régnait donc, et les prairies dans les fonds. Il suffit de se reporter aux vieilles cartes postales, avec leurs sommets dénudés. Aujourd'hui, une bruyère n'y reconnaîtrait pas ses petits. Et pourtant, la Montagne a été longtemps une zone extrêmement boisée. Voici ce qu'en disait en 1936 un géographe limousin célèbre, Aimé Perpillou (élève d'Albert Demangeon, cf IPNS n° 66) : *« souvent la lande, au lieu d'être une formation végétale originale, n'était qu'une formation dérivée, créée par l'homme aux dépens de la forêt. On avait abattu les arbres pour avoir de la terre cultivée, mais le sol s'était épuisé et le paysan avait abandonné ces « champs froids ». Graminées, genêts, ajoncs, bruyères avaient pris possession du terrain »* Voilà donc une idée reçue battue en brèche. A une date reculée - vers la fin du Moyen Âge - notre région était déjà couverte de forêts, mais de feuillus exclusivement. Par l'action de l'homme, la lande avait ensuite remplacé la forêt.

Une approche humaine

L'Etat soucieux d'aménagement - ne riez pas ! - s'est intéressé à la notion de montagne depuis une cinquantaine d'années, avec la création de la DATAR *. On a pu constater comment notre Montagne Limousine a pu évoluer grâce à cette brillante prise de conscience : gestion de la forêt, des services publics, des transports, ... coupes rases tous azimuts; merci pour l'attention. Je rappelle cependant ceci : c'est bien d'après une synthèse des critères naturels et humains que l'Etat a classé certaines communes en « zone de MONTAGNE ». Il suffit de se rendre sur un site gouvernemental - par exemple L'observatoire des territoires - pour reconnaître la pertinence du terme. Pour beaucoup d'élus, cela n'a d'autre forme qu'une tirelire, assez maigre d'ailleurs. Autrement dit, une usine à gaz. Un tel classement a cependant un intérêt qui est de mettre les aspects économiques au cœur de la définition : prééminence de l'élevage (remarquez le % ovins-bovins depuis le cœur vers la périphérie), importance de la



Là où Montagne et Plateau se confondent : Bugeat

sylviculture, et du tourisme. Il n'y manque plus que le cannabis thérapeutique et les grands festivals : la culture chez les ploucs, doit-on penser dans les DRAC ** et autres !

Les critères socio-culturels me semblent tout aussi pertinents. Si les animateurs de la Fête de la Montagne limousine ont choisi ce terme, plutôt que celui de « plateau », il doit bien y avoir une (bonne) raison. J'oserais dire qu'il existe désormais (depuis au moins deux décennies) une « civilisation de la Montagne », qui a la particularité d'associer les richesses de deux cultures, qu'on appelle pour simplifier celle des « natifs » et des « néos », synthèse pas encore vraiment aboutie, mais on peut toujours rêver. N'en déplaise aux grincheux (suivez mon regard). N'oublions pas les critères historiques : importance, durant des siècles, du travail migratoire saisonnier : les maçons, les scieurs de long, et les ... nourrices. Nature des clochers (clochers-murs), et prédominance de l'ardoise, déchristianisation précoce (voir le % d'enterrements civils), esprit rebelle, prégance des idées « de gauche », ... tout ça est cartographié, et je suis sûr que les naturalistes pourraient encore en rajouter. Vous remarquerez que le loup est attendu, plutôt

des dédommagements pécuniaires, plus que redouté. Et chez les écolos ? nombreux dans (et pas sur) notre Montagne : la vieille envie de faire de « notre » Montagne une poubelle nucléaire semble en sommeil ! Mais gare ! On vient, ou on reste, ici pour être peinarde. Et pas pour voir déferler les bagnoles, les vedettes du show bizz, et autres animaux consommateurs de verdure, à deux pattes. Cela vaut-il la peine d'aller plus loin ? Beaucoup de lecteurs vont dire « mais votre définition, c'est exactement le plateau ! » Eh bien, non, c'est beaucoup plus compliqué que ça. La Montagne Limousine constitue seulement le cœur des Plateaux limousins. Suite au prochain numéro.

Michel Patinaud

* DATAR : délégation à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale
** DRAC : direction régionale des affaires culturelles.



Pierre Bergounioux, ses *Carnets de notes* et le Limousin

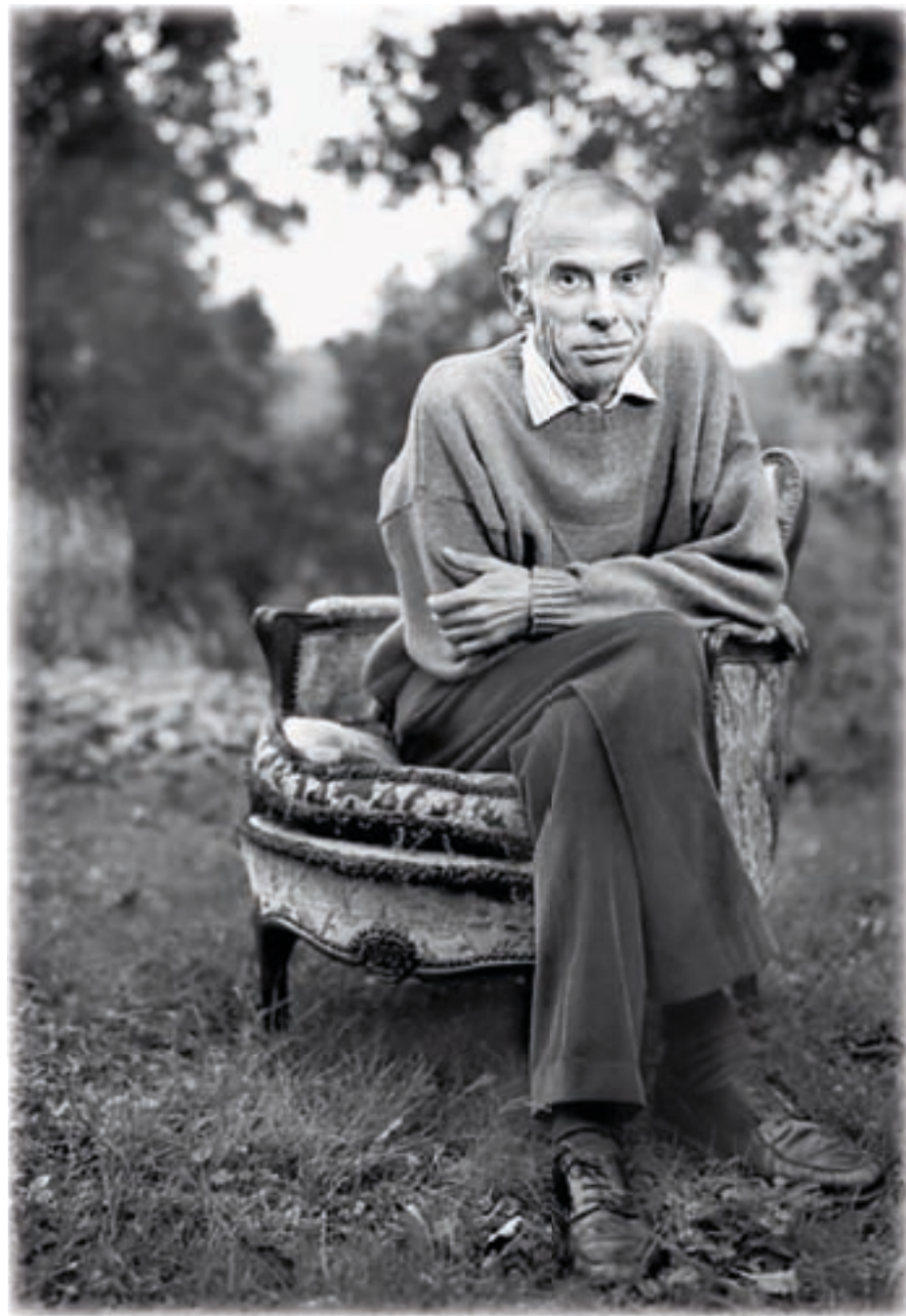
Quatre volumes, soit environ 4 500 pages aux éditions Verdier, et la suite, sans doute, en 2021... Étrange objet littéraire que ces *Carnets de notes* de Pierre Bergounioux, accueillis très favorablement par la critique. L'éditeur a convaincu l'auteur de publier « l'intégrale des sornettes confiées à [ses] carnets secrets ». Plus encore, un parti de fans quelque peu survoltés aurait exigé de l'éditeur le passage à un rythme de publication accéléré, quinquennal (et non plus décennal) de l'ouvrage ! Daniel Couégnas qui a lu l'intégralité de ce journal nous en ouvre les portes.

Les « sornettes » du quotidien

« Sornettes » ? Soit. À l'origine, ces notes, prises quotidiennement depuis 1980, n'étaient pas destinées à la publication. Mais qui peut douter une seconde qu'un auteur de talent, dont le travail d'écriture régulier, voire quotidien, procède d'un besoin profond, irrépressible, produirait du texte pour lui tout seul, sans intention, immédiate ou différée, voire post-mortem, de le faire partager au public ? Dans le cas de Bergounioux, ce conseil de Picasso à un ami s'avère inutile, et d'ailleurs inefficace pour l'essentiel sur le plan thérapeutique : « Écris, mon vieux, écris... Écris n'importe quoi, mais écris et tu verras que le cafard disparaîtra et que tu te sentiras mieux¹. » De l'aveu de l'auteur de *Miette*, il s'agissait à l'origine de « lutter contre le monstre, l'oubli », d'un « viatique à usage personnel »². C'est le même souci lancinant, une course pathétique contre l'écoulement irrémédiable du temps qui guide la plume de Marcelle Delpastre dans ses *Mémoires* à travers lesquels elle tente de recueillir, de façon exhaustive, désordonnée et digressive, de sauver *tous* les souvenirs tapis au fond de ses circonvolutions cérébrales. Bergounioux écrit pour lui, peut-être, et parfois lui échappent des mots, des phrases dont le caractère intime est susceptible de gêner le lecteur. Cris du cœur, sans doute, assez loin de la forme corsetée, travaillée, parfois à l'excès, jusqu'à la préciosité, que prend son écriture dans ses ouvrages « littéraires ». Mais il semble finalement ravi de voir publiés ces *Carnets*, et ce changement de statut, du privé (« secret »), au public, ne peut pas ne pas être totalement sans conséquences sur leur contenu et leur forme (1 200 pages pour couvrir d'abord une décennie, puis seulement cinq années de vie).

Si les *Carnets* ont quelque peu évolué au fil du temps, si les notes prises au jour le jour se sont étoffées, l'écriture reste donc d'une sécheresse sans apprêt, jetée sur le papier avec une sobriété d'expression quelque peu automatique qui, parfois, frôle la négligence. Relevé systématique de l'heure du lever – l'obsession du temps, dès avant l'aube –, coup d'œil sur le ciel, les nuages à travers des notations d'une brièveté non dénuée de charme, mais qui, elles aussi, se réfèrent fréquemment à la course des saisons, et puis la journée de travail, domestique, professionnelle ou créative, les lectures, immenses et variées, avec les prises de notes afférentes (Bergounioux « extrait »...), les relations avec la famille et ses confrères écrivains et artistes. Mis à part les déplacements liés à sa carrière d'écrivain et de sculpteur sur métal, et le mois de juillet passé en Corrèze, c'est une vie très sédentaire qui est évoquée dans ces *Carnets*, une vie à l'austérité quasiment monacale, perturbée de plus en plus fréquemment, notamment dans la période 2011-2015, par les soucis de santé de l'auteur vieillissant.

Monotonie, répétitivité d'un quotidien souvent banal, grisaille virant de plus en plus souvent au désespoir, c'est la vie de (presque) tout le monde, ce qui fait écrire au critique Christophe Mercier : « On a tous en nous quelque chose de Bergounioux³ ». Pas sûr que cette référence à Johnny ait enchanté l'écrivain, s'il en a pris connaissance... Mais c'est peut-être ce qui « accroche » le lecteur persévérant des quelque 4 500 pages actuel-



lement disponibles des *Carnets* : l'évocation factuelle, parfois hyper-réaliste dans son quotidien très ordinaire, d'une expérience existentielle, le récit d'une vie dont l'auteur a la conscience aiguë qu'elle est impitoyablement grignotée par le temps. Et puis... ce n'est plus de l'« autofiction » romancée (comme dans *Catherine*), et aucune virtuosité scripturale ne sublime à travers un projet esthétique l'évocation des moments qui ont bouleversé ses débuts dans la vie. Sans en prendre l'engagement comme le fait Rousseau dans les premières lignes des *Confessions*, l'auteur tend néanmoins à « montrer à [ses] semblables un homme dans toute la vérité de la nature ». Pour le lecteur, c'est la vie même qui s'écrit au jour le jour, les personnages du récit sont de « vraies » personnes, et nul ne sait comment l'histoire va évoluer. La publication de l'œuvre, forcément échelonnée, présente l'intérêt dramatique supplémentaire d'un feuilleton ou d'un cycle romanesque : on s'habitue aux personnages, on s'interroge sur leur devenir, on aspire à les retrouver, on s'impatiente, on les perd (le fils aîné, Jean, et sa famille dans le tome 4).

Pour autant, répétons-le, la matière des *Carnets* est rien moins que romanesque. Si toutes les critiques auxquelles nous avons eu accès sont très élogieuses, on peut néanmoins émettre quelques réserves sur certains aspects de l'œuvre. Pour prendre un seul exemple, on notera que Pierre Bergounioux s'attache assez régulièrement à

narrer ses déplacements en automobile ou en train, fournissant aux lecteurs les détails circonstanciés liés au parcours, à l'itinéraire, à ses péripéties (il s'égare assez fréquemment). Ces notations à usage strictement personnel (l'auteur au volant « va chercher » la voie express de ceinture et se trompe de bretelle⁴) sont à peu près illisibles, on peut les sauter avec profit, quitte à oublier cependant qu'au second degré elles illustrent la non adaptation au monde d'un homme dont le plus clair du temps se passe chez lui, dans les livres, et qui, lorsqu'il sort dans la rue, se sent de plus en plus étranger à ses contemporains, notamment des jeunes et des « bonnes femmes », croqués bien souvent de manière peu indulgente.

« Un si grand nombre de raisons d'être malheureux »

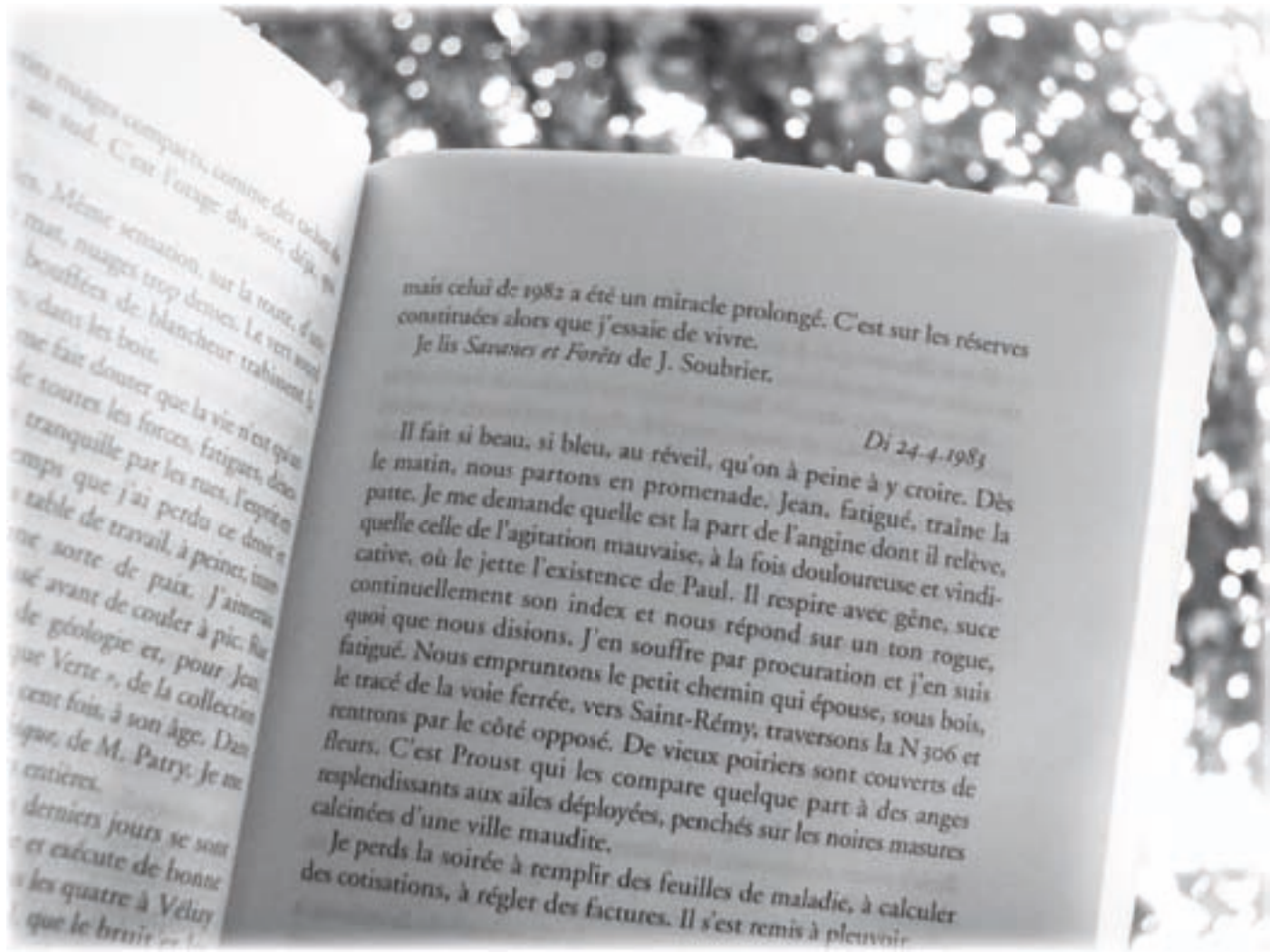
La répétitivité est sans doute liée à la forme même des *Carnets* (un journal intime), tout autant qu'à la régularité des habitudes de l'auteur, au respect inflexible des règles de vie qu'il s'est fixées dès l'adolescence, ainsi qu'au caractère obsessionnel, de plus en plus sombre, de ses réflexions et émotions. Christophe Mercier observe justement à propos du 4^{ème} tome qu'il « donnait comme un ciment à l'œuvre, l'éclairait de l'intérieur, explicitait le terreau autobiographique dans laquelle [sic] elle était ancrée⁵. » L'homme Bergounioux apparaît derrière l'écrivain et, d'une manière assez crue, se dessine le portrait bouleversant d'un être dont l'inca-

pacité affichée au bonheur procède d'un mélange désespéré d'autodénigrement à tonalité masochiste et d'égoïsme têtue. Ainsi, au fil des *Carnets*, il ne fait aucun commentaire positif sur les prix littéraires qu'il reçoit, sur les marques d'estime, d'admiration, de reconnaissance par ses pairs que le récit suggère : modestie, retenue pudique, ou intime conviction que tout cela lui est dû ? En revanche, son côté atrabilaire et misanthrope le conduit à égrener de page en page une litanie de plaintes récurrentes motivées par le sentiment d'être harcelé par les soucis et les deuils, par l'agressivité dérangeante du monde. Il note : « Ma joie ou, simplement, mon repos tiennent à tant de choses, et j'ai donc un si grand nombre de raisons d'être malheureux [sic], que c'est un bonheur lorsque rien n'est pour m'échapper, se perdre, rompre entre mes mains » (Je 18.1.1990). D'ailleurs, tout ce qui fait peu ou prou obstacle au projet de vie et de travail de l'écrivain (tout mettre en œuvre, dès son adolescence, pour comprendre « pourquoi nous sommes au monde », en restant rivé à son bureau, lisant et écrivant), fait l'objet de commentaires amers, voire méprisants. Avec le temps, il supporte de moins en moins ses élèves de collège. Pour des raisons de commodité personnelle (Je 9.3.2006), il est resté trop longtemps dans le premier cycle du Second degré, au-delà de cinquante ans, « dépêchant » [sic] des cours qui ne l'intéressent plus, alors que son cursus d'excellence (Normale sup', agrégation, thèse de troisième cycle sous la direction de Roland Barthes) lui aurait permis de partir rapidement enseigner dans le Supérieur. Et pourtant, recruté tardivement par l'École des Beaux-Arts, il n'y trouve pas pour autant la satisfaction qu'il pouvait en attendre : « Depuis que l'ennui, la contrariété de l'enseignement en collège me sont épargnés, ce n'est pas à une enivrante liberté que je suis rendu, mais au désespoir rampant que m'inspire, depuis les plus lointains commencements, ma profonde nature. Me serais bien dispensé du détour par la vie » (Di 28.10.2007). Un jour, Cathy, son épouse, lui suggère qu'il doit être dépressif (lu 2.3.2015). Vers la fin de l'année 2015, après la mort de sa mère, alors qu'il vit en permanence sous la menace d'un accident cardiaque, il note : « Je songe à ce vizir né de l'imagination d'un écrivain des Lumières et qui constatait que, cousus ensemble, les moments heureux de son existence couvriraient à peine une matinée. Les miens, tout compte fait, occuperaient peut-être une journée » (Di 27.12.2015)⁶. Pourtant, les *Carnets* nous permettent de nuancer ce très sombre bilan personnel. Sans doute sa vie familiale semble-t-elle lui apporter des satisfactions mitigées. En dépit de son engagement réel dans le quotidien domestique (il épluche des quantités de légumes qu'il congèle, « fait le plein » au supermarché, repasse etc.) il donne fréquemment l'impression de vivre à côté de ses proches plutôt qu'avec eux, et même l'admirable Cathy, brillante chercheuse au CNRS, tant aimée, et tellement dévouée au bien-être de la famille, époux, enfants et petits-enfants, n'est pas complètement à l'abri de reproches amers et sans doute très injustes (Je 9.1.1986). Mais l'auteur est manifestement heureux avec ses copains d'enfance du Limousin, avec ses anciens camarades de lycée, ainsi qu'avec ses confrères écrivains et

artistes, qu'il retrouve très souvent du fait de sa grande notoriété. La réussite littéraire, la reconnaissance à peu près unanime de la qualité de son œuvre vont donc de pair, dans sa vie privée, avec un sentiment de déréliction aggravé par l'âge, les deuils, la dégradation de sa santé. Au cours d'une récente émission de radio⁷ lui a échappé une espèce de cri dont la violence d'expression sans nuances et la trivialité donnent à réfléchir, même si l'on n'est pas psychanalyste : « Nos pères sont là pour nous foutre en l'air, et nos mères pour nous sauver ». Érudit en matière de sciences humaines, amateur des grandes synthèses sur l'évolution des phénomènes sociaux et civilisationnels, Bergounioux a-t-il songé que, père de deux fils, il est censé, lui aussi, illustrer cet aphorisme taillé à coups de serpe ? Quoi qu'il en soit, c'est bien par le biais des origines, au sens élargi, familial mais aussi géographique du terme, qu'il faut essayer de revenir sur l'univers intérieur de l'homme et de l'écrivain, sur sa vision subjective de lui-même et du monde.

« La tristesse noire du pays limousin »

Comme tout créateur, Pierre Bergounioux a construit une sorte de mythe personnel qui alimente son œuvre et qui est, en retour, enrichi, conforté, illustré par elle. Très tôt, il prend conscience d'une sorte d'opacité énigmatique et désespérante du monde. Il forme alors le projet chimérique mais définitif d'y voir clair⁸... En même temps, il garde le souvenir émerveillé et douloureux du temps d'avant, celui de son enfance. Ses plus belles pages en témoignent. Cet avatar de Prométhée, mâtiné de Sisyphe, ne saurait trouver sa cohérence sans un arrière-plan familial, ancestral, géographique et historique suffisamment arriéré et désespérant pour donner du sens à sa quête d'intelligibilité. L'écrivain, qui affirme sa limousinité, a rendu un hommage mémoriel émouvant aux derniers combattants gaulois, Lémovices et Cadurques qui, en 51 av. J.-C., furent vaincus par César au Puy d'Issolud, ainsi qu'aux « croquants » creusois qui, quinze siècles plus tard, payèrent de leur vie la volonté de s'affranchir des impôts royaux et seigneuriaux⁹. Sa vision extrêmement sombre du Limousin, à laquelle ne souscriraient pas forcément les historiens, s'accorde parfaitement avec son pessimisme, auquel elle fournit un cadre, des racines, une assise. Les milliers de pages des *Carnets* reviennent régulièrement sur ce thème de « la tristesse noire du pays limousin [...], de sa déshérence, de sa fin » (Je 19.9.2002). L'auteur parle avec ses collègues limousins « [...] de l'âge désastreux où nous sommes entrés, de la désillusion qu'a essuyée notre génération, de l'espèce de deuil que nous portons » (Je 22.3.2007). Il évoque « la nuit millénaire qui pesait depuis l'origine des temps sur la Corrèze » (Je 6.11.2008), il parle de « l'enclave arriérée » (Ma 11.11.2008) où il a commencé sa vie. Il se souvient en ces termes du tournant que cette dernière a pris en 1965 : « [...] la conscience soudaine de la noire disgrâce dont j'étais frappé, avec mes petits compatriotes » (Me 12.11.2008). La vue d'une jeune femme solitaire dînant à la table d'un café amène la réflexion suivante : « Et je songe combien pareille chose me demeure toujours inconcevable. Quoi !



S'accorder pareilles aises, s'asseoir, tout uniment, à la terrasse d'un restaurant de Paris et prendre tranquillement un repas complet. Quelle sauvagerie, quel incurable sentiment d'indignité la vieille Corrèze m'a laissé ! » (Lu 27.8.2007). D'ailleurs – et pour en finir, mais les exemples sont innombrables –, si l'on en croit l'auteur, cette malédiction ancestrale aurait même frappé « les truities inéduquées, faméliques, de la haute Corrèze » (Di 3.7.2005) ! Au risque de paraître désagréable, il faut néanmoins rappeler ce que Pierre Bergounioux sait parfaitement : ses « petits camarades » baby boomers, Limousins ou non, et lui-même ont bénéficié d'une chance historique non négligeable dont n'a pas profité la génération précédente affrontée aux monstrueux délires mortifères du nazisme. Pas gâtée par l'Histoire non plus, celle des grands-pères, invités en août 14 à partir la fleur au fusil pour une promenade de santé en direction de Berlin (avec tant d'autres, mon grand-père en témoigne dans sa tombe du cimetière d'Eymoutiers)¹⁰. Enfin, plus près de nous, Bergounioux était trop jeune pour aller crapahuter dans les djebels algériens... De plus, il n'est en aucune manière, quoi que puissent laisser entendre ses écrits et ses déclarations, un laissé-pour-compte, un « réprouvé »¹¹. Il n'est pas issu d'un milieu socio-culturel particulièrement défavorisé¹² : dans cette Corrèze dont l'« arriération », censée peser sur ses épaules, est évoquée avec une délectation morbide et quasi obsessionnelle, il a pu bénéficier, à Brive et à Limoges, de l'éducation solide d'un lycéen des années 60, du soutien tendre et éclairé d'une mère bachelière (3 % des femmes en 1941) et c'était, à l'époque, même dans le contexte psychologique d'une adolescence douloureuse et d'une personnalité peu douée pour le bonheur, un statut privilégié. Latin et piano : bien des adultes souhaiteraient avoir connu une enfance aussi disgraciée !

« Nos pères sont là pour nous foutre en l'air, et nos mères pour nous sauver ! ». Gaçons que, pour le pire et pour le meilleur, le Limousin a servi à la fois de père et de mère à Pierre Bergounioux. Ce sont ses origines limousines, présentées comme un handicap socio-culturel inscrit dans la géologie et l'Histoire du pays, qui sont censées « foutre en l'air » le devenir du futur écrivain. Mais ce sont elles aussi qui servent de catalyseur aux forces créatrices qu'il porte en lui et lui fournissent l'énergie et la volonté de forger son destin. Elles le « sauvent » ainsi, après lui avoir fait ce don précieux de souvenirs d'enfance inoubliables dans une nature propice à l'essor de son imagination et de sa sensibilité poétique. Pour finir, on reviendra un instant sur cette mythologie personnelle d'une misère et d'une souffrance corréziennes ancestrales que les générations continueraient de ressentir jusqu'à nos jours comme une écrasante fatalité. C'est accorder beaucoup d'importance à une « limousinitude de souche », transéculaire, à la réalité problématique. Depuis la fin des années soixante, des jeunes et moins jeunes néoruraux tentent de redonner vie à la campagne limousine, au plateau de Millevaches, apportant des idées, de l'imagination, de nouveaux projets de vie et de bonheur collectifs. Etre Limousin, de souche ou pas, c'est d'abord aimer la région, et cela peut sans doute se vivre autrement qu'à travers une vision misérabiliste et désespérée du pays. Et même si, comme l'écrit Musset, « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux »...

Daniel Couégnas

Carnets de notes, Journal, 4 volumes (Verdier) : 1980-90 (2006) ; 1991-2000 (2007) ; 2001-2010 (2012) ; 2011-2015 (2016).

- 1 - Jaime Sabartès, *Picasso. Portraits et souvenirs*, Paris, L'École des lettres, 1996. Cité par Laurence Madeline, article « On est ce que l'on garde ! », ouvrage *Les Archives de Picasso*, « On est ce que l'on garde ! » (Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2003, p. 14).
- 2 - Interview sur YouTube, op. cit.
- 3 - Article des *Lettres françaises* (11 mars 2016).
- 4 - En dépit de la gravité du sujet traité, on voudra bien nous pardonner cette innocente plaisanterie... « Le droit à l'hésitation, le goût tenu de la liberté ont disparu de la circulation. Elle a pris la fixité d'un destin où il me semble reconnaître, lorsque je me hasarde sur les autoroutes de ceinture, l'esprit désastreux du présent. » (*La Fin du monde en avançant*, Fata Morgana, p. 33-34).
- 5 - Article cité.
- 6 - L'idée, et l'expression, reviennent souvent sous la plume de l'auteur. Ainsi, lorsqu'il parle « des morts qui nous regardent, sur les photographies, en octobre, sous le crépuscule où ils ont eu leur jour. » (*Un abrégé du monde*, Fata Morgana, p. 31).
- 7 - France Culture, vendredi 15 mars 2019, émission « Par les temps qui courent ».
- 8 - « Il me semble avoir postulé assez vite qu'il existait une connaissance approchée, un accès à la nature cachée des choses » (*La Mort de Brune*, Folio, p. 104).
- 9 - Site Internet « Tipeee, un Passé très récent ».
- 10 - Pierre Bergounioux se souvient des « gueules cassées » que l'enfant voyait comme de « pauvres monstres », il mentionne la mort au front de son grand-père paternel, et évoque le sort de la génération de son père dans *La Mort de Brune*, p. 53-54 et 70.
- 11 - Émission de France Culture déjà citée.
- 12 - Contrairement à ce qu'écrit Pierre Campion dans un article par ailleurs remarquable sur les *Carnets*, quand il évoque « l'arriération et l'inculture du milieu où il est né » (Compte rendu des livres de P.B. *Carnets de notes* 1 et 2, déc. 2008, site « À la littérature... »).

Capi, l'insoumis de Chamberet

Il s'appelait Jean Chazelas, est né à Chamberet en 1882, est mort au même endroit en 1963. Entretemps il est devenu Capi, a traversé deux fois l'océan atlantique, a bourlingué dans les mouvements anarchistes en Limousin, à Paris, mais aussi en Espagne et aux États-Unis. Sa figure est restée dans la mémoire de Chamberet. Il faut savoir gré à Gérard Monédiaire d'avoir pisté le personnage de la Corrèze à la Californie et réussi à rassembler quelques précieux indices qui confirment pour la plupart la mémoire locale. Le résultat : un beau livre de 300 pages qui se lit comme un roman.

Tout commence pour Gérard Monédiaire par un souvenir d'enfance, lui qui est originaire de Chamberet. Il se rappelle, gamin, à la table familiale, les discussions des grands dans laquelle était évoquée avec une certaine aura, un fameux Capi qu'on disait « anarchiste ». Ce qu'il saisissait alors c'était que le Capi en question était un sacré personnage, un gars qui ne s'en laisse pas conter, qui sait ce qu'il veut et qui fait ce dont il a envie. Surtout qui ne fait pas ce dont il n'a pas envie. Or, Jean Chazelas, né de « pauvres gens d'un pays pauvre », ne veut pas en 1914 se joindre aux cohortes armées qui iront se faire tuer dans les tranchées de l'Est de la France. Il sera insoumis et quittera la France, via l'Espagne, pour les Amériques, afin d'échapper, d'abord au carnage auquel il ne veut pas contribuer, puis aux recherches de l'administration militaire qui jusqu'à l'âge de 53 ans le considère en état d'insoumission et donc condamnable.

« Une bombe à Chamberet » Gérard Monédiaire va s'efforcer de comprendre comment on devient anarchiste à Chamberet au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Il réunit quelques traces ténues qui prouvent que Chazelas fréquente les milieux anarchistes limousins. En 1910 il verse 2 francs pour soutenir « l'hebdomadaire des révolutionnaires du Centre » *L'Insurgé*, édité à Limoges. Même lorsqu'il sera exilé en Californie, on retrouve son nom en 1922 sur une liste de souscripteurs du journal anarchiste *L'En dehors*. Comme quoi, même loin de France il entretient toujours des relations avec les milieux anarchistes, comme il le faisait sans doute à Paris où il est installé en 1907, comme il le fera certainement en Californie où se trouvent d'autres réfugiés anarchistes. Mais le coup d'éclat de Capi, il l'a fait beaucoup plus tôt, à Chamberet, en 1903 : avec quelques complices il lance un pétard dans l'église pendant une messe. Émoi, panique, la bande à Bonnot viendrait-elle jusque dans nos campagnes ? (Voir l'entrefilet du *Corrézien* : « une bombe à Chamberet »). Capi est dès lors catalogué dans le pays comme un rebelle, ce qui ne l'empêchera pas de faire son service militaire sans se faire remarquer. Entrisme ou conformisme ? On pencherait plutôt pour le premier terme au vu de son insoumission en 14. Toute la réussite du livre de Monédiaire est de parvenir à nous raconter une vie dont au final on ne sait pas beaucoup de choses. Capi, contrairement à beaucoup de liber-

taires n'a jamais rien écrit (par contre il a beaucoup lu et sa bibliothèque impressionnait les gamins qui dans les années 1950 ont pu rentrer chez lui, à Chamberet, où il était revenu en 1935 ses 53 ans sauvateurs ayant sonné). On ne dispose même pas d'une photo du personnage ! Alors, à partir des indices retrouvés (la liste des passagers du bateau qu'il a pris pour se rendre aux États-Unis ou pour une excursion à Cuba, l'annuaire de Burlingame en Californie, ses états de service militaire avant 1914, quelques documents d'état civil, un vitrail mal réparé dans le chœur de l'église de Chamberet, etc.) et du peu de la mémoire locale qui subsiste encore, il reconstitue l'itinéraire de Capi en nous immergeant dans les différents univers qu'il traverse : le Limousin rural des années 1880-1910, les milieux anarchistes très vivants à l'époque y compris dans la région (« On voyait des anarchistes partout » colporte la mémoire locale), le monde des migrants qui découvrent l'Amérique, puis, après son retour en France, la guerre et la Résistance sur le Plateau à laquelle Capi, vu son âge, ne participa que comme point d'appui aux jeunes qui avaient pris le maquis, son « rigolo » (pistolet) néanmoins toujours chargé dans le tiroir de la table de sa cuisine. Suivre ainsi le fil Capi comme nous le pro-



Le *Corrézien* du 11 avril 1903 : la « propagande par le fait » mise en application par un « Jean Chazelas, journaliste » a atteint Chamberet, commune jusqu'alors à bien des égards semblable à toutes les communes rurales du Limousin. Dies irae...

(Source : Archives départementales de la Corrèze)

pose cet ouvrage, c'est traverser un siècle sur les traces d'un homme qui « prend place dans une cohorte minuscule et silencieuse, qui regroupe ceux qui n'imaginent pas ne pas mettre leurs actes en cohérence avec leur pensée, quel qu'en soit le coût. » Et Gérard Monédiaire de commenter : « Cet impératif individuel éthique n'est jamais que l'équivalent de la formule limousine selon laquelle, en toute circonstance, ce qui importe, c'est de « se faire honneur », aux yeux des autres sans doute, mais avant tout à ses propres yeux. »

Michel Lulek



Chamberet, place de l'église où Jean Chazelas, futur Capi, fut baptisé le 2 juillet 1882, église qui fut la cible de « l'attentat » d'avril 1903.

Une Bombe à Chamberet
Lundi dernier, 6 avril, vers huit heures et demie du soir, de mauvais garnements ont jeté dans l'église de Chamberet, au moment du sermon, une boîte chargée de poudre, et dont l'explosion a occasionné une panique générale qui aurait pu avoir de très fâcheuses conséquences.
A la suite d'une enquête, on a très facilement découvert les coupables. Ce sont trois jeunes gens âgés de 20, 18 et 16 ans. Le plus inculpé est le moins jeune : Jean Chazelas, journaliste.
Il a avoué, avec cynisme, avoir inventé le coup à lui tout seul et l'avoir exécuté, tout simplement pour « rigoler », en compagnie des deux autres jeunes gens qui ont, au cours de l'enquête, regretté vivement leur acte.
Chazelas, depuis l'arrivée de missionnaires à Chamberet, se préparait à faire du bruit pour se venger d'un sermon que les Pères auraient prononcé sur la jeunesse d'aujourd'hui un peu trop exubérante.
Tout d'abord, il avait songé à jeter du faïencier, mais n'ayant pu s'en procurer, il avait fabriqué une bombe à l'aide d'une boîte de conserves, remplie d'une certaine quantité de poudre mélangée avec du papier et de la terre.
Donc, lundi, le temps lui paraissant propice, il s'approchait extérieurement, en compagnie des deux camarades, de la tête de l'église, se hissait jusqu'à bouter du vitrail qu'il avait pris soin de briser la veille, et là, lançant sa bombe derrière le maître-autel où elle éclatait, ne blessant heureusement personne, répétons-le.
Chazelas n'habite qu'à Chamberet, il arrive de Paris où il devait, sans doute, appartenir à la bande des dévotionnaires de l'église Saint-Joseph ; il s'était déjà fait remarquer pour avoir parcouru les rues en chantant le *Carmagnole*.

Plein chant, éditeur artisan et militant

« Si j'ai édité ce livre chez Plein Chant, explique Gérard Monédiaire, c'est que l'histoire de Capi est en cohérence avec la ligne éditoriale et l'esprit même de cet éditeur. » Pas étonnant donc que le volume paraisse dans une collection intitulée « Précurseurs et militants ». Edmond Thomas, le fondateur et artisan des éditions, a également publié beaucoup d'auteurs issus de milieux populaires et de ce qu'il appelle la « littérature prolétarienne ». On trouvera au catalogue des livres signés Henry Pouaille, Flora Tristan, Ludovic Massé, Panaït Istrati ou Germaine et Céline Coupert, <http://www.pleinchant.fr>

« Ni berger, ni troupeau »

Il ne semble pas qu'à aucun moment Capi ait envisagé de s'installer définitivement en ville, là où pourtant il aurait eu de bien meilleures chances de fréquenter des compagnons libertaires. Il est bien possible que ce soit dans une sorte de culture « communaliste » ou « cantonaliste » qu'il se soit reconnu, dans un monde jaloux de son autonomie mais ouvert à toutes les altérités, et qu'il ait jugé que c'était dans ce cadre que les rapports humains qu'il désirait avaient le plus de chance de germer, tandis que les foules urbaines lui apparaissaient davantage comme un motif de crainte que d'espoir. Ce monde idéal qu'il avait en tête pourrait être résumé par la formule « ni berger, ni troupeau ». La culture traditionnelle dont il était nécessairement l'incarnation s'était par alchimie conjuguée chez lui à des rêveries d'harmonie universelle qui laissaient sa place à la diversité, et cette fusion ne l'attirait guère vers le monde grégaire des masses métropolitaines et celui du travail dans les manufactures. C'est

retrouver une illustration de la forte réticence de beaucoup de paysans et artisans limousins à la mise au travail industriel et à l'encasernement productif dans les usines, car si pauvres qu'ils aient été ils se regardaient libres et ne supportaient pas la subordination inhérente au contrat de travail garantie dans les faits par les contremaîtres et les contremaîtresses [...] C'est là encore une originalité de la pensée libertaire qu'à sa manière exprime aussi le célèbre Mefia-te ! limousin, qui valait à l'égard des promesses du simili-dieu Progrès. Une certaine finesse de beaucoup de libertaires, animés par un esprit critique constitutif de leur identité, est décelable dans leurs positions parfois stigmatisées de « conservatrices », hostiles au « sens de l'Histoire » qui se vend aujourd'hui aux enseignes bariolées du « progrès », du « changement » ou de la « réforme ». En vérité ils surent souvent discerner par anticipation les pièges recelés par les séductions des propositions d'un avenir radieux donné pour inéluctable. Les propos démiurgiques des lendemains qui chanteraient d'autant plus fort et mieux qu'on

aurait fait passer par-dessus bord tout le passé ont dû laisser Capi sceptique : ce passé n'était certes pas à idéaliser, mais à transfigurer dans un arrangement qui respecterait la décence entre les hommes et la dignité de la civilisation des aïeux. Inutile d'insister : l'échec fut total, en témoigne l'ignominie des temps présents, valeureusement mais à peine atténuée par les entêtements de ceux qui aujourd'hui dans la Montagne limousine et ailleurs font sécession d'un monde contemporain qui a bien des traits d'une barbarie souriante. On en vient ainsi à penser que Capi, quelque part entre Armand, Zisly, et des figures de l'illégalisme qu'il avait pu croiser, picorant chez l'un les idées qui lui vont, grappillant chez l'autre les visions qu'il partage, butinant chez les derniers les fulgurances qui le séduisaient, avait une conception plénière et exigeante de la Liberté et de sa propre liberté, sans pour autant désirer s'isoler des hommes victimes de l'injustice, mais en les provoquant sans jamais désespérer par la parrèsia, le courage de tout dire en parlant vrai, et en agissant en

conséquence. Et que le centre de gravité de son rapport au monde et aux autres qui illustre bien la devise « Ni dieu, ni maître » n'était pas très éloigné du « programme » d'Émile Pouget tel qu'il l'exprimait le 14 janvier 1900 dans son « Salut aux bons bougres », publié dans le *Père peinar*d : « Le programme du vieux gniaiff est aussi connu que la crapulerie des généraux ; il est plus bref que la Constitution de 1793 et a été formulé, il y a un peu plus d'un siècle, par l'Ancien, le Père Duchêne : « Je ne veux pas qu'on m'em...mille ! » C'est franc. Ça sort sans qu'on le mâche ! » Si Capi était bien porteur d'un imaginaire de la société bonne telle qu'on vient de le suggérer, celui-ci était à conjuguer toujours avec l'article unique, bref et sans appel de sa propre Constitution, celui précisément du Père Duchêne opportunément rappelé par Pouget. »

(Extrait de l'épilogue de Capi l'insoumis, éditions Plein Chant, 2019, 21 €).

Gérard Monédiaire

Le regard clandestin de Roger Bichard

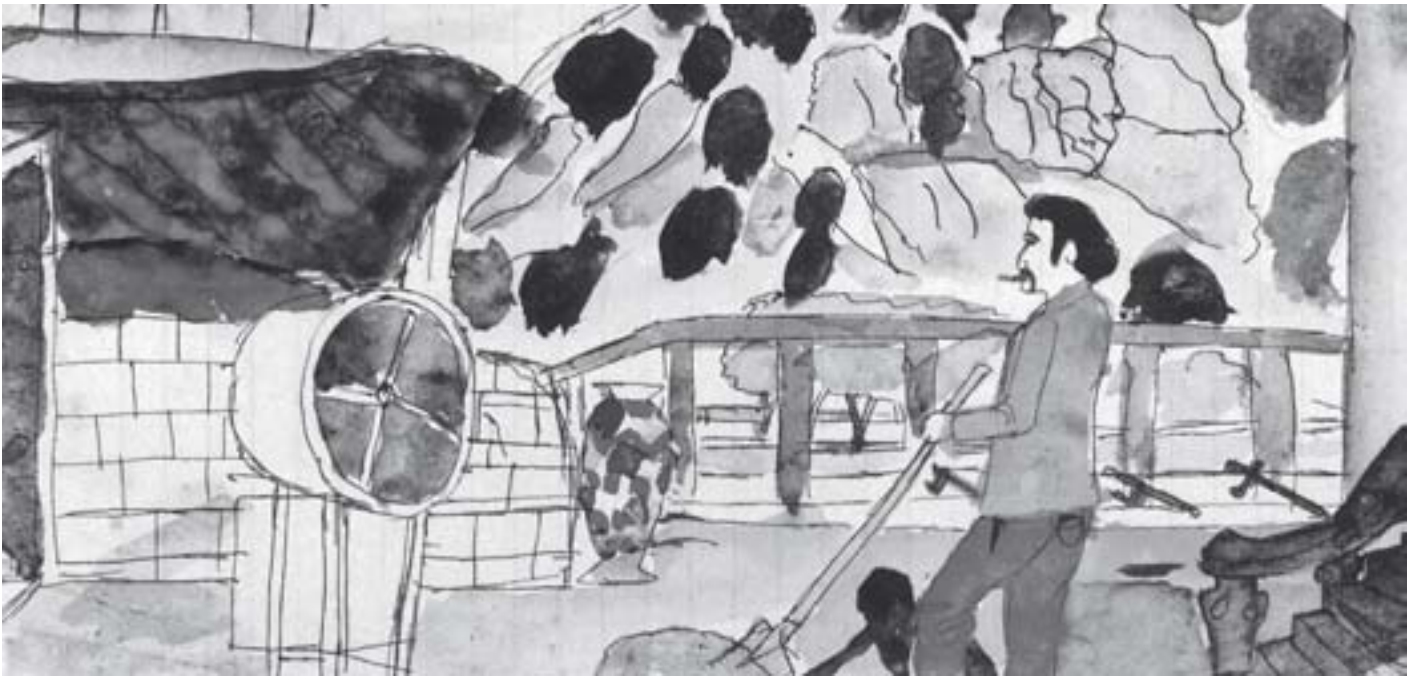
Parmi l'heureuse diversité de ses activités, la médiathèque de Felletin présente tout au long de l'année de nombreuses et excellentes expositions. Du 13 septembre au 6 novembre, l'une d'elles était consacrée à Roger Bichard. Sur toutes les cimaises disponibles de la médiathèque, le visiteur était invité à découvrir une prodigieuse et prolifique collection de dessins au crayon noir colorés à la gouache. Des dessins d'enfants, expression d'un art naïf, d'un art brut ou d'un art singulier ? Laissons ce débat aux spécialistes et dévoilons au travers de cette extraordinaire profusion de plus de 3 500 dessins, l'exceptionnel récit de la vie de Roger Bichard dans la seconde moitié du XX^e siècle, un « simple » au pays d'Émile Guillaumin.

Le petit Kremlin

Roger Bichard est né à Hérissou (Allier) en 1937, où ses parents se sont mariés en 1935. Son père, Octave Bichard, est né à Saint-Aubin-le-Monéal en 1896 dans une famille d'agriculteurs et il est puisatier. Son épouse, Louise Cognet, naît à Hérissou en 1908. Son père est entrepreneur de maçonnerie, elle est couturière. C'est à Louroux-Bourbonnais, une petite commune rurale du Bourbonnais (aujourd'hui 230 habitants), que le couple s'établit, dans le hameau des Mouillères où Octave acquiert une carrière créée en 1900 qu'il exploite comme artisan carrier-puisatier. Au pied de cette carrière, il construit au fil des ans une demeure atypique et hors du commun. Comme d'autres habitants de la commune et des environs, il est membre du parti communiste et sûrement militant, comme il le manifeste jusque dans la construction de sa maison. Celle-ci est entourée d'un muret en pierre qu'il surmonte d'une frise où il sculpte les emblèmes du marxisme-léninisme : la faucille et le marteau et l'étoile à cinq branches. Pour les habitants du village et pour ses clients, c'est le « petit Kremlin » ou « radio Moscou ». On est au cœur du Bourbonnais, ce territoire rural que le parti communiste a investi depuis 1925 jusqu'à aujourd'hui.

Bibiche, carrier et dessinateur

C'est dans ce cadre singulier que grandit Roger, entouré de l'affection de ses parents, diligence d'autant plus pressante qu'à sa naissance Roger est frappé par un grave handicap. Un bec-de-lièvre et un trou dans le palais le privent de moyen d'élocution et d'échange. L'attention prévenante et permanente de sa mère lui permet de cependant de prendre sa place dans la vie sociale du village. Il fréquentera un peu l'école mais, comme il est de constitution robuste, son père l'engage avec lui dans les travaux de sa carrière, dans ses activités de puisatier et sur divers chantiers sollicitant les engins mécaniques de la carrière. Avec sa mère, Bibiche, tel était son surnom, fréquente aussi les très nombreuses manifestations communales : les innombrables fêtes, les meetings du parti, les voyages organisés par l'amicale laïque, etc. Lorsque son père prend sa retraite, il a le souci d'assurer la sécurité de Robert et fait toutes les démarches pour obtenir sa reconnaissance, en 1965, comme entrepreneur individuel et propriétaire du patrimoine de sa carrière de pierres ornementales pour la construction. Malgré son handicap, après la mort de son père, il sera fréquemment sollicité par les uns ou les autres pour divers dépannages avec les moyens de traction et de transport de son entreprise, des engins mécaniques qui le fascinent et qu'il manie avec compétence. En 1992, sa mère âgée est contrainte de trouver refuge à l'EHPAD de Cosne-d'Allier. Tributaire des dépendances de son infirmité, Roger est contraint de l'y rejoindre. Il bénéficie dans cet établissement d'un statut particulier, y contribue aux tâches quotidiennes et consacre le reste de son temps à ses talents de dessinateur. La directrice de l'établissement a su reconnaître cette aptitude artistique et l'incite à la développer en décorant le hall de la maison de retraite. C'est la seule reconnaissance publique de son exceptionnel talent.

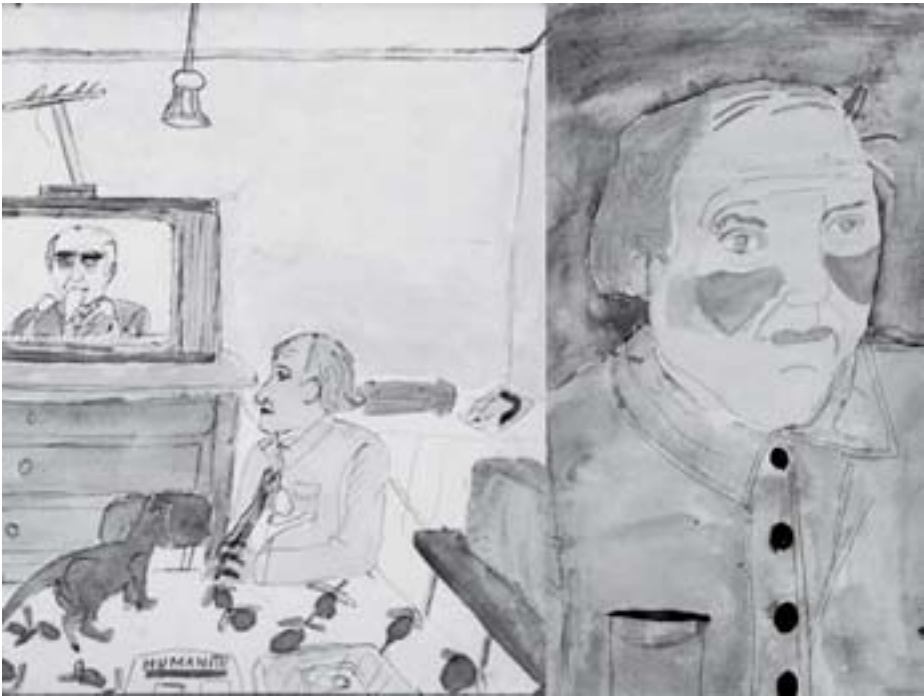


Un témoignage sur le monde agricole

L'année précédant son décès en 2006, François et Elisabeth Boissière, artistes parisiens, prennent possession de sa maison qu'ils lui ont achetée en 2005 sur un coup de cœur pour cette bâtisse hors du commun. Dans le désordre d'une propriété inhabitée depuis quinze ans, ils font la découverte exceptionnelle d'un nombre inimaginable de dessins rassemblés dans des « carnets de dessins Lavis » ou dans des cahiers ordinaires, voire sur des feuilles volantes, le tout entassé dans des coffres. Bon nombre d'entre eux sont datés et titrés, relatant quelque événement marquant de sa vie et de ses relations à partir d'un événement de la sociabilité villageoise à laquelle il a participé. Par l'étonnante qualité et précision de son dessin, il compense son infirmité et développe une stupéfiante capacité d'observation et de mémoire. Il y a les découvertes faites au cours des voyages organisés où, par exemple, il recopie des œuvres d'art d'un musée visité. Mais les plus intéressants relatent les différentes phases de l'exercice de son métier d'exploitant de carrière et ceux qui se rapportent à tel ou tel chantier pour lequel on sollicite ses moyens de traction et de transport, notamment chez ses voisins agriculteurs. Tant et si bien que l'on peut suivre à travers ses dessins les étapes de la mécanisation des travaux agricoles pendant les trente glorieuses.

Figure du communisme rural

L'engagement militant d'Octave et de sa famille au parti communiste se retrouve dans de nombreux dessins attestant du rôle prépondérant du parti communiste dans la sociabilité bourbonnaise. Cette trace aujourd'hui oubliée nous est rappelée dans un numéro des *Études Rurales* paru en 2006 où Rose-Marie Lagrave, directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, avec une cohorte d'historiens, sociologues et économistes, a présenté ce qu'étaient « les petites Russies dans les campagnes françaises » durant le XX^e siècle. Le département de l'Allier y tient une place importante en raison du croisement de courants socialistes, tant chez les paysans que dans le monde ouvrier, dès les dernières décennies du XIX^e siècle. C'est Émile Guillaumin, le paysan écrivain,



qui apporta son talent et son expérience à la révolte des petits métayers contre les grands propriétaires fonciers. En 1923, à la naissance du parti socialiste départemental, les trois-quarts des militants étaient des paysans. Pour la classe ouvrière en 1880, la ville de Commentry est la première ville européenne gérée par les socialistes. En 1885, Jean Dormoy le maire de Montluçon, crée la fête chômée du premier mai pour

célébrer le travail ouvrier. Pour autant, la revue présente aussi les nombreuses formes de ce communisme rural dans de nombreux cantons des trois départements du Limousin, en Dordogne et dans quelques départements de l'arrière pays méditerranéen.

Alain Carof

Art naïf à Vicq-sur-Breuilh

Les dessins de Roger Bichard sont conservés au Musée et Jardins Cécile Sabourdy à Vicq-sur-Breuilh, en Haute-Vienne. Ce musée présente la collection d'Henri de la Celle, un fonds d'œuvres naïves que le collectionneur et mécène originaire du Limousin avait constitué. Peintes par Cécile Sabourdy, qui habita toute sa vie à Saint-Priest-Ligoure (village situé à 9 km de Vicq), cet ensemble de toiles raconte la ruralité limousine. La collection naïve du musée dévoile aussi le talent d'autres peintres limousins : Existence, Robert Masduraud et Clarisse Roudaud, qui traduisent chacun une vision singulière de leur contrée natale, ses paysages et ses habitants.

Vie et mort d'un maçon

Roger Bichard a des racines creusoises. Sa grand-mère, Philomène Adeline Prady, lors de son mariage avec Pierre-Philippe Cognet à Hérissou, était domestique à Moulins mais native de Dontreix en Creuse, dans le village de Valleron où sa famille était enracinée depuis des lustres. Elle appartient à une fratrie de sept enfants. Son père est, au gré des dénominations, tantôt cultivateur, tantôt maçon. Il est donc maçon migrant et c'est au cours de sa dernière migration, le 10 septembre 1897, qu'il meurt à Badevel dans le Doubs. Mort accidentelle ? C'est le directeur de l'usine Japy qui en fait la déclaration à la mairie et qui a constaté le décès en se rendant au domicile du maçon.

Alain Mimoun : un olympien sur la Montagne limousine

Alain Mimoun est un grand sportif français, champion olympique du marathon en 1956. Ses liens avec la Montagne limousine remontent loin, précisément à son mariage avec une Corrèzienne originaire de Bugeat. C’est par elle qu’il adopta la Corrèze, et inversement. Aujourd’hui, ils reposent tous les deux dans le cimetière de Bugeat où le centre sportif d’entraînement porte son nom. Voici une rapide biographie qui montre toute l’originalité d’une vie rythmée par la guerre, le sport, la France.

Ali Mimoun Ould Kacha est né le 1er janvier 1921 dans la région d’Oran, en Algérie, alors sous domination française. Il a très jeune une volonté farouche de s’intégrer à la société française. « Indigène », fils d’un ouvrier agricole et d’une tisserande, ce bon élève (« Certif » avec mention bien) ne peut accéder à l’École normale, réservée aux enfants de colons. Ne pouvant devenir instituteur comme l’aurait souhaité sa mère, il lui reste l’armée qui accueille plus facilement les jeunes Algériens que l’administration coloniale. « Je rêvais de la France devant des cartes de géographie... Je voulais la connaître comme on a le désir d’une belle fille. Ses couleurs inspiraient chacune de mes actions. Le seul moyen de la rejoindre, c’était l’armée. »

La guerre

Dès 1939, à 18 ans, il s’engage dans un régiment de tirailleurs algériens. Il participe aux combats sur le front belge en 1939-1940, en première ligne et dans des conditions terribles, comme c’est le cas pour beaucoup de coloniaux. Après la débâcle, il intègre comme démineur le 19e régiment du génie d’Alger. Il participe aux effroyables combats de l’hiver 1942-1943 contre l’Afrika Korps de Rommel, notamment à la bataille d’El Guettar : « Nous étions équipés comme des loqueteux. Le froid, le froid... On couchait dans des tranchées, on se grattait et on était envahi de scorpions. On s’équipait avec ce qu’on prenait sur les Allemands. Ce n’est pas connu ce qu’on a fait là-bas ! » Il montre un courage et une volonté d’acier. Il participe aux combats d’Italie de 1943, sous les ordres de Juin : « Là, j’ai vu l’enfer. » Blessé au pied à Monte Cassino, un chirurgien de l’hôpital (dévasté) de Naples le sauve de l’amputation. Il participe encore au débarquement de Provence en 1944, Marseille, les Vosges, le Rhin et l’Allemagne où il prendra part à la dislocation des dernières unités de l’Axe.

Ce qui l’a marqué, c’est le sort des hommes, des « troufions », des petits. Quatre soldats font exploser une mine lors d’un bivouac : « Quatre petits Français qui étaient allés se battre pour la France, qui étaient passés par



Schade, Mimoun et Zatopek - 1952

l’Espagne, par l’Afrique du Nord, par l’Italie, pour débarquer sur une plage de Provence et mourir là, en réchauffant leur gamelle... J’en pleure. » Mais chez lui, nulle haine de l’autre : « Sur le Rhin, à Spire, il y avait des prisonniers allemands qu’on ramenait dans des barges... Ce n’était pas des SS... Ils n’avaient pas de gilet de sauvetage et les barges, prises dans le courant, ont chaviré... Tous noyés... Ça m’a marqué, ces pauvres soldats alors que pour eux la guerre était finie. »

Il sera démobilisé en 1946. Mais l’armée française n’est guère reconnaissante avec ses « enfants » des colonies. Alors qu’il aurait pu prétendre à être officier s’il avait été « français », il n’obtiendra que le grade de caporal. Il s’installera à Paris, avenue Simon Bolivar (XIXe), dans un modeste deux pièces. Il sera plus de dix ans garçon de café. C’est pour lui, déjà, « une chance », lui qui n’est encore pour beaucoup qu’un « bicot ». Il fait franciser son prénom en Alain. Sa brutale carrière militaire ne lui

aura apporté que douleurs et blessures. Cependant, elle lui fit découvrir ce qui sera le cœur de sa vie : le sport, et en particulier la course à pied.

Le sport

Il découvre l’athlétisme dès 1939, à Bourgen-Bresse où le président du club local, Henri Villard, lui conseille le demi-fond. Il remporte l’année même le titre de champion départemental de l’Ain sur 1 500 m, inaugurant ainsi un palmarès encore à ce jour inégalé. Il se met également au cross-country, dont il remporte le championnat d’Afrique du nord en 1942. Sa volonté farouche l’entraîne vers les distances longues, 5 000 et 10 000 m principalement. Pour lui, jamais de repos. Ce sont les chemins boueux des cross l’hiver, les routes des courses de village et la cendrée des pistes l’été. Mimoun allait dominer le fond français pendant deux décennies, mais il tomba vite sur un « couac » au niveau international. Dès 1947, il rencontre le coureur tchèque Emile Zatopek, un athlète surdoué. Aux JO, aux championnats d’Europe, il fut un éternel et glorieux second. Il cumule tout de même trois médailles d’argent en deux olympiades (1948 et 1952). Ces courses deviennent vite des duels, toujours à l’avantage du Tchéque, qu’il ne battit qu’une fois, à Melbourne. Il parlera d’« une bataille de dix ans », de « combats de titans », « Dieu me l’a donné celui là », « il m’a fabriqué », « personne ne peut battre Zatopek, il est trop fort pour nous ». Ils se bagarraient littéralement en course, jusqu’aux coups de coudes, mais tombaient inmanquablement dans les bras l’un de l’autre une fois la ligne franchie. Au strict niveau athlétique, Mimoun n’est pas, contrairement à Zatopek, un coureur élégant. Son style est rugueux, chaotique, sa foulée courte. Il court le bassin très bas et son visage est souvent déformé par l’effort. Son endurance, sa capacité à tenir des trains redoutables et son obstination paient et paieront longtemps. Le 1er décembre 1956, Mimoun devient champion olympique du marathon sous le soleil de plomb

de Melbourne (plus de 35 °C à l’ombre, c’est-à-dire près de 50 en plein soleil !). Il succède, à 35 ans, à son ami Emile Zatopek, vainqueur en 1952, et à son compatriote Ahmed Boughéra El Ouafi, premier athlète africain à remporter ce titre en 1928, à Amsterdam et qu’il fit réhabiliter. Cette course est un moment d’histoire de l’athlétisme. À une époque où le sport est encore peu médiatisé, ses contemporains seront marqués par son foulard et son dossard n°13. À mi-course il est en tête, Zatopek est en méforme, ses adversaires exténués. Personne ne prendra plus le relais. Il termine seul les vingt derniers kilomètres et s’adjuge le titre dans le temps de 2 h 25. Malgré son âge il défendra son titre à Rome en 1960, où il a vu avec bonheur gagner Abebe Bikila, qu’il admirait. Il a été titré 32 fois champion de France (record toujours valide) du 5 000 et du 10 000 m, du marathon et de cross-country. Il continua la compétition au niveau national très tard, à plus de 50 ans. Malgré sa longévité, il ne fit jamais pâle figure même face à des athlètes bien plus jeunes (il détient encore les records vétérans des 5 000 et 10 000 m). En 1979, à 59 ans, il s’aligne encore au marathon de Paris, qu’il termine vaillamment.

La France

L’amitié qui unit Mimoun et Zatopek est si l’on peut dire une des plus belles images de la Guerre Froide, de celles qui sont mises en avant. Deux fils « de peu », deux militaires (mais Zatopek était colonel). Zatopek le communiste et Mimoun le gaulliste. C’est d’ailleurs bien plus qu’une amitié ; Mimoun dira de lui qu’il était son « frère ». Son titre olympique fait s’envoler sa notoriété. Il devient vite un homme respecté et admiré de tous. Quand les gens croisaient un coureur ou un cycliste, on entendait inmanquablement un « Allez Mimoun ! », comme plus tard on criera des « Allez Poupou ! ». Un champion populaire, comme le sera Colette Besson, la « petite sœur des Français », qu’il adorait. Il détient un autre record, qui n’a rien de sportif celui-ci. Il a reçu les quatre ordres de la Légion d’honneur, de quatre présidents de la République différents : René Coty, Georges Pompidou, Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Depuis la fin de la guerre, Mimoun est un fervent gaulliste, même sous la IVe République, quand le Général n’a guère le vent en poupe. Il l’admira toujours et sans aucune hypocrisie ni carriérisme. Pour lui, de Gaulle, c’était la Libération et aussi, peut-être surtout, celui qui sut mettre fin à l’effroyable guerre d’Algérie, qui fut une guerre de libération mais aussi un combat fratricide. Puis ce fut Chirac, qu’il rencontra fréquemment en Corrèze. Mais, là encore, aucun sectarisme chez lui. En 1974, alors qu’il est en train de courir au parc de Vincennes avec une demi-douzaine d’athlètes, il aperçoit Georges Marchais qui promène son chien. Il trotte alors vers lui et se met au garde-à-vous : « Je me mets au garde-à-vous... C’est dans la peau ça... C’est du respect pour des personnages comme lui... » Marchais semble impressionné et flatté. « Je suis content de vous saluer monsieur Marchais ! Politiquement, on n’est pas du même bord, mais moi je vous aime bien ! » Mimoun était quelqu’un de très protocolaire, pour lui,



Chirac - Poulidor - Mimoun

Du Gers à Verdun, en passant par Saint-Martin-Château

Parti de Mirande (Gers) au mois de mai, Marc Charlier a parcouru 3 600 kilomètres à pied pour rendre hommage à deux Poilus, disparus pendant la bataille de Verdun. Et il n'est pas tout seul, il est accompagné de son âne, Lucky. Mardi 15 octobre, il faisait une halte à Saint-Martin-Château.

Marchais, plus que le dirigeant du PCF, c'est le député, un représentant de la nation. Il lui dit alors : « Mais Mimoun, qu'importe que nous ne soyons pas du même bord ! C'est vous la France. » Pour lui c'était plus qu'un compliment, une reconnaissance de ce qu'il était, de cette vie qu'il s'est construite, par l'effort, par le courage, par la persévérance. Il s'est toujours voulu français, a toujours voulu adhérer à la « Nation France » et il disait joliment : « la France, cette si belle fiancée. » Contemporain de la lutte des Algériens pour leur indépendance, il ne prit jamais parti. Il considérait l'Algérie comme sa patrie de cœur, même si ses positions politiques le rendirent persona non grata sur l'autre rive. Il était désolé de voir ses « frères » et les Français se déchirer. Une de ses sœurs était d'ailleurs mariée avec un virulent militant parisien du FLN. Il n'est revenu sur sa terre natale qu'une seule fois, en 1988, pour voir une dernière fois sa mère. Pour lui, l'attachement à la France prit plusieurs formes : son engagement comme soldat, sa fierté de porter le maillot de l'équipe de France (il fut 86 fois international, encore un record inégalé), sa conversion au catholicisme en 1955 qui était tout sauf hypocrite. Paradoxalement, il ne devint réellement Français qu'en 1963, ce fut son choix. Ses papiers portant jusqu'à cette date la mention : « ressortissant d'Algérie résidant en France ». Il aurait légalement pu être Algérien. Il devient Français par choix. Sa notoriété lui permet de lancer la création d'un centre d'entraînement sportif national à Bugeat, remarquable équipement sportif pour la région avec une piste de 400 m en synthétique dans l'air pur et presque montagneux du Plateau (le stade se nomme maintenant : « Espace 1000 sources Alain Mimoun »). S'il choisit Bugeat c'est parce que sa femme en est originaire, mais aussi parce que l'air et le paysage lui rappellent la Finlande où il allait fréquemment s'entraîner. On ne compte plus les rues, les écoles et surtout les stades portant son nom (une centaine !). Décédé le 27 juin 2013, il a eu droit à un hommage national. Son cercueil fut exposé aux Invalides. Le président en exercice – corrézien d'adoption comme lui – fit un discours en l'honneur du « caporal Alain Mimoun », ce qu'il aurait aimé entendre. Il est inhumé dans une chapelle du cimetière de Bugeat où il repose au côté de sa femme.

Franck Patinaud

Références

Outre les fiches des différents sites consacrés à l'athlétisme, souvent très complètes pour sa carrière sportive, on peut lire ses interviews accordées à la presse. On a ici surtout utilisé celles accordées aux revues Famille chrétienne et Inflexions, et quelques archives de L'Équipe. On regardera, avec délectation, les archives de l'Ina (en particulier « Souvenirs d'Alain Mimoun »). S'y révèlent toute sa verve et son charisme. On peut voir quelques extraits de ses grandes courses olympiques (1948, 1952 et 1956) sur Youtube. Il faut aussi regarder le petit reportage que lui a consacré l'humoriste et comédien Thomas Ngigol, dans la série « Frères d'armes », consacrée aux Français originaires des colonies et à leur rôle dans l'histoire de France.

En rentrant de Bourgneuf, je fus surprise par un spectacle inhabituel sur le bord de la route. Un piou-piou de 14/18 marchant avec son âne ! L'accompagnant un peu en chemin, il me relata rapidement son périple, pressé d'arriver à Saint-Martin pour une halte avant de repartir pour Mirande, en passant par Rocamadour. Marc Charlier, 66 ans, est un passionné de la Première Guerre mondiale. Il s'est glissé dans la peau d'un soldat avec son compagnon, l'âne Lucky. C'est le jeudi 2 mai, entouré des arrières petites-filles, Joëlle Mouton-Castex et Noëlle et Marie-Laure Descadeillas, des capitaines Castex et Descadeillas, morts ensemble à 28 ans à Verdun, qu'il prenait le départ après un petit café et du tourteau pour Lucky. Marc et Lucky ne connaissent pas leur parcours exact. Quelques étapes sont cependant essentielles : les champs de bataille du Nord et la tombe du soldat inconnu à Paris.

Depuis le 1^{er} mai, ce tout jeune retraité entreprend ce périple sur les traces des poilus, ces soldats de la Première Guerre mondiale, en uniforme, afin de leur rendre hommage. Les célébrations du centenaire de la Première Guerre mondiale se sont achevées l'année dernière, mais le devoir de mémoire doit continuer. Pour Marc Charlier, rendre hommage et exprimer sa reconnaissance envers ceux qui ont combattu pour la France est un véritable objectif de vie, lui qui est un passionné depuis sa jeunesse. Et pour plus de difficultés encore, Marc fait le voyage dans l'uniforme de soldat de 1914. « Quand il y a du vent et de la pluie, j'ai froid, et quand il y a trop de soleil, j'ai chaud », raconte Marc. Le but du voyage est de rendre hommage à deux officiers originaire de Mirande, tués en 1916 pendant la bataille de Verdun. Les corps d'Anatole Castex et Noël Descadeillas n'ont jamais été retrouvés. Marc transporte un peu de terre du sol natal que lui ont confiée les arrières petites-filles des deux Poilus dans deux sacs de jute pour l'enterrer au bois de Vaux-Chapitre, près de Verdun, à l'endroit où les soldats sont tombés.



« Auprès de mon âne, je vivais heureux »

C'est au lendemain de son départ en retraite que Marc a tout vendu et s'est équipé pour son expédition. Les deux camarades sont habillés en tenue d'époque, un uniforme avec képi et épaulettes pour le cavalier, une selle mise au point par la classe sellerie harnachement du lycée agricole Valentées pour l'âne.

Au cours de son périple, Marc est aidé par des gens qu'il rencontre au hasard, comme Jérémy et son père qui lui proposent de se mettre à l'abri pendant une averse. « C'est inhabituel de voir quelqu'un habillé en uniforme 14/18, avec un âne », dit Jérémy qui habite près de Verdun. Sur leur parcours, le duo compte sur l'hospitalité des fermes et des centres équestres pour passer la nuit. Samedi 10 août, il était à Verdun et puis

direction l'Alsace sur la piste des soldats du 88^{ème} régiment d'infanterie auquel appartenaient les deux officiers disparus. Ce n'est pas la première aventure de ce genre pour Marc et Lucky. L'année dernière, ils étaient déjà partis sur les routes à travers le pays pour arriver à Verdun et faire quelques repérages.

Nicole Bernard

Sources :

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/verdun-marc-charlier-est-parti-du-gers-son-ane-lucky-traces-deux-poilus-disparus-1916-1709574.html>
<https://www.francebleu.fr/infos/insolite/3600-km-a-pied-avec-son-ane-sur-les-pas-de-deux-poilus-1565075485>

Chroniques des temps anciens

Quand on archivait en sous-sol

Mai 1752 : la paroisse de Saint-Hilaire-les-Courbes était en émoi. Ou plutôt son curé, l'abbé Salaignac. Ce dernier voulait rentabiliser la place de l'église. Pour cela, il en fit murer une partie censée devenir une chènevière, nom qui désignait un champ de chanvre. On allait donc semer là des « chènevis », les graines de la plante. Des tiges du chanvre, on tirait la filasse, on appelait cette technique : carder, comme pour la laine. Tout le monde ou presque dans les campagnes savait carder, avec une sorte d'énorme peigne métallique, ou même à la main. Avec les fils ainsi obtenus, on fabriquait la plupart des vêtements, les draps, des sacs, et des cordes. Si le curé avait choisi de sacrifier une partie de son parvis, il devait bien y avoir une augmentation des besoins. Ce que ne nous dit pas le texte concerne une autre utilisation. On gardait une partie des graines pour les faire griller, comme le café, dans une poêle, puis on les mangeait. Vous comprendrez pourquoi quand vous connaîtrez le nom latin de la plante : *cannabis sativa*. Les gens de Saint-Hilaire – et d'ailleurs – avaient donc découvert les vertus du cannabis thérapeutique, bien avant certains. Car il ne fait aucun doute que ces graines



soignaient bien des maux. Cette année-là, les braves gens n'étaient pas au bout de leurs surprises. Durant les travaux, il fallut déplacer deux croix. En creusant, on trouva quantité de tombes, dont « sept à huit servaient de fondement aux croix ». Les pierres servirent pour les murs. On s'aperçut aussi qu'il y avait là des crânes et un ...cadavre ! Ce qui dénotait – dit le curé – « qu'anciennement s'était le cimetière ». De temps immémoriaux sans doute, puisque tout le monde l'avait oublié. Mais le « cadavre », était-il là depuis longtemps lui aussi ?



Récolte et travail du chanvre

Emile Vache

Chroniques d'exils

Sans complexes

« **Avons-nous la maturité pour poser à plat la question de l'immigration pour éviter à un seul parti (le RN) de mal en parler ?** » Castaner (Marseille 17/09/2019)

Sur fond d'islamophobie : hydre islamiste (Macron), traque des signaux faibles de radicalisation tel le refus des petits garçons de donner la main aux petites filles, le voile islamique non souhaitable (Blanquer), la pratique régulière et ostentatoire de la prière (Castaner), etc., le gouvernement s'en prend à nouveau aux personnes demandeuses d'asile. Pour ce faire il a organisé à l'assemblée un débat sur l'immigration, après son échec à l'inclure dans le grand débat concomitant au mouvement des gilets jaunes.



Mal en parler c'est bien le cas. On ne peut que s'étonner des multiples erreurs et imprécisions qui ont marqué ce débat :
« [...]124000 personnes ont demandé le statut de réfugié en France sur 180000 à l'échelle de l'Europe, vous êtes d'accord pour dire que ce n'est pas logique. [...] Ça veut dire que quelqu'un qui demande le droit d'asile veut venir en France.» Castaner (Marseille 17/09/2019) Interrogé par l'AFP, le ministère de l'Intérieur a reconnu en fin de journée une « confusion » sur les chiffres évoqués, 180000 correspondant en réalité « au nombre d'entrées irrégulières dans l'Union en 2018 ». D'après les statistiques annuelles d'Eurostat, 580800 personnes ont demandé l'asile en UE en 2018, plaçant la France en deuxième position en matière d'accueil (19%) derrière l'Allemagne (27,9 %). Les documents fournis aux députés contenaient des erreurs et inexactitudes sur les chiffres comparés du nombre de demandes d'asile et des montants d'indemnités versées aux demandeurs d'asile en Europe, tendant à inférer que les personnes demandeuses d'asile en France sont les mieux loties d'Europe. On attendrait mieux des diplômées du ministère de l'Intérieur que ces comparaisons de données disparates'.
Après la migration économique, voici la migration sanitaire qui cible les citoyennes de pays précis, soupçon qui a débuté par une fake news apparemment issue du conseil des ministre affirmant que les femmes géorgiennes viennent se faire refaire les seins sur nos deniers²... ni la CMU, et encore moins l'AME, ne prennent en charge les soins esthétiques !
Ce discours confus qui mélange CMU et AME, sur fond de soupçon de fraude généralisée qui, alors que le débat ne devait pas donner lieu à vote, risque d'aboutir à de nouvelles restriction des droits des étrangers demandeuses d'asile avec une attente de trois mois avant une prise en charge par la CMU, au mépris de tous les engagements des gouvernements précédents, de la santé publique et des personnes concernées. S'y ajoute une méconnaissance des textes en vigueur puisque le délais de carence pour l'AME est déjà de trois mois. Si Mr Macron est humaniste en paroles, dans les faits, sa politique envers les immigrés est la plus efficace mais aussi la moins humaine que notre pays, jadis terre d'asile, ait jamais pratiquée.

Effectivement, il accueille quelques dizaines de migrants sauvés des eaux et dit être attaché au droit d'asile. Ce double discours est parfaitement décrit dans le livre 1984 de G. Orwell sous le terme de « noir blanc » : la capacité de dire et surtout de croire que le noir est blanc. Dans le roman d'Orwell, on retrouve la surveillance généralisée, la reconstruction du passé et la désignation d'un ennemi extérieur. À quand le quart d'heure de la haine ?



En situation de double contrainte, la personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles. Cela peut se produire dans toute relation humaine comportant un rapport de domination. Cette situation peut entraîner troubles et souffrances mentales.

Depuis la loi de 2018, les personnes de pays d'origine sûre ne sont pas protégées de l'expulsion quand, déboutées de l'OFPPRA, elles font un recours à la CNDA. Ce fut récemment le cas d'une femme et de ses trois enfants. Après le rejet de l'OFPPRA, elle a reçu un arrêté d'expulsion confirmé du tribunal administratif. Quelques jours plus tard, son recours à la CNDA a été accepté et elle a obtenu le statut de réfugiée de 10 ans. Expulsée et réfugiée ? De quoi devenir folle !

1 https://www.liberation.fr/checknews/2019/10/12/immigration-le-gouvernement-a-t-il-donne-des-faux-chiffres-dans-un-document-aux-deputes_1756148
2 https://www.liberation.fr/checknews/2019/09/12/l-etat-prend-il-en-charge-les-protheses-mammaires-des-sans-papiers_1750409

Cimade Eymoutiers : eymoutiers@lacimade.org - 06 41 45 66 17
MAS Eymoutiers : contact@assomas.fr - 06 78 73 53 04
Cimade Peyrelevade : peyrelevade@lacimade.org - 07.78.54.28.74
MAS Peyrelevade : lemaspeyrelevade@riseup.net

Carte blanche : l'État contre les étrangers

Ils ont inauguré les premières cartes d'identité pour les distinguer des Français appelés au service militaire. On les a fait venir au gré des besoins en main d'œuvre, pour remplacer les soldats appelés au front ou pour reconstruire le pays. On les a contrôlés, surveillés, enfermés en camps, pour les expulser quand on n'en a plus eu besoin.
Depuis plus d'un siècle, l'État s'occupe des étrangers. 1973 marque un tournant, avec la fin de l'immigration de travail et la mise en place de textes de plus en plus complexes et bien souvent de plus en plus restrictifs, une loi tous les deux ans en moyenne. Tout ceci aboutit à un entrelacs de textes qui au bout du compte laissent carte blanche aux administrations. Les accès aux droits sont de plus en plus restreints, créant une population aux statuts de plus en plus précaires. L'accès au territoire est de plus en plus difficile : visas bien souvent refusés, regroupement familial restreint, accès à l'asile limité au risque de la vie des demandeurs. Bien sûr, ce sont les plus pauvres qui en pâtissent le plus – il vaut mieux être riche et en bonne santé que pauvre et malade – mais il faut contenir les classes dangereuses, à savoir les étrangers et les pauvres.
Voilà ce que nous raconte Karine Parrot* dans ce petit livre dense qui débute en 1804, s'arrête en décembre 2018 et



fourmille d'exemples et de notes. Depuis la parution de cet ouvrage, les étrangers ont expérimenté la loi cyniquement nommée « pour une immigration maîtrisée, un droit d'asile effectif et une intégration réussie » et d'autres mesures qui ne cessent de s'abattre.
*Professeur de droit et membre du GISTI (groupement d'information et de soutien aux travailleurs immigrés)
Karine Parrot, Carte blanche, l'état contre les étrangers, édition la fabrique, 2019

L'Écho n'est plus

C'est un abrupt faire part qui surgit lorsqu'on se rend sur le site désormais vide du quotidien régional L'Écho : La fin d'un journal d'opinion qui n'opinait pas du chef à toutes les sornettes du pouvoir et répercutait les luttes régionales ne peut guère réjouir. Danielle Restouin, de l'association Mémoire à vif, de Limoges, rappelle dans un « Adieu à l'Écho » paru dans Politis que le journal venait de loin : « Né de la Résistance limousine en 1943 sous le titre de Valmy. 73 ans à refuser de plier. Antifasciste, anticolonialiste. Toujours avec nous pour soutenir nos luttes et relayer ces « résistances inaperçues » dont les médias ne se font jamais l'écho. On retrouvait ce journal comme un ami de la famille venu nous donner des nouvelles de « chez nous ». On en avait besoin pour savoir que l'on n'était pas seul dans son coin, que d'autres partageaient les mêmes valeurs, les mêmes espoirs. »



L'Écho, qui paraissait sur les cinq départements de la Haute-Vienne, la Creuse, la Corrèze, l'Indre et la Dordogne, avait consacré sa une en juillet 2018 à la tribune « Il n'y aura pas d'expulsions sur la Montagne limousine » au moment des mobilisations locales contre la chasse aux migrants menée par les préfectures du secteur.

Creuse citron, toujours vaillant

Restent heureusement de vaillants petits canards, dont Creuse citron. Nous avons oublié de le citer parmi les quelques titres de la presse militante limousine que nous mentionnions dans notre dernier numéro. Certains s'en sont émus, à juste raison. Le canard creusois poursuit en effet sa route avec obstination (il a dépassé les 60 numéros !) et continue à agiter le bocal départemental. Dans son numéro de l'automne (n°61) il consacre plusieurs pages aux Gilets jaunes, mais s'intéresse également aux « salades » de l'an Zéro, à la télé-médecine en Limousin ou aux GM&S à propos du film « On va tout péter ». Relevons également un intéressant article sur les sectionnaux où est présenté le cas du village de Ceyrat, sur la commune de Saint-Médard-la-Rochette. Suite à un projet de la municipalité d'opérer une coupe rase sur un bien sectionnal, la section se réveille soudain et intervient. D'une réunion d'information à plusieurs assemblées d'habitants, le projet est modifié, les coupes rases abandonnées et une réappropriation du destin de la section se dessine avec différents projets.
« Le cas des bois sectionnaux de La Rochette est édifiant à plus d'un titre. Cette histoire raconte la déprise agricole, le manque de

transmission entre anciens et nouveaux venus. Elle raconte aussi les lacunes de la démocratie locale, l'éloignement des élus vis-à-vis des habitants, et le manque d'intérêt des habitants pour les décisions prises au conseil municipal. » (Creuse citron n°61, pages 6 et 7).



Pas de fusils dans la nature

Non, les chasseurs ne sont pas, comme ils le proclament, les « premiers écologistes de France ». Non, la chasse ne protège pas la nature. Grâce à une approche scientifique, documentée, implacable, ce livre démontre à quel point la chasse est un désastre écologique. L'élimination des animaux dits « nuisibles » qui ne le sont en fait pas, les « régulations » censées garantir un équilibre écologique qui ciblent certaines espèces en voie de disparition, les réserves naturelles gérées par les chasseurs, le vrai scandale du sanglier... Au terme d'une enquête inédite, avec des exemples de terrain dans toute la France, l'auteur livre toutes les données scientifiques, les chiffres vérifiés, et nous révèle le coût caché de la chasse en termes de perte de biodiversité, d'impacts sur l'environnement et de fracture sociale. On peut aimer la nature sans tuer les animaux.



Pierre Rigaux - Humensis - 288 pages

Une revue montagnarde

Nunatak est, comme son sous-titre l'indique, une revue d'histoires, cultures et luttes des Montagnes. Entre journal militant et revue savante, elle s'inspire d'une revue italienne du même nom qui porte sur les mêmes thèmes. L'un des articles de ce n°5 de la revue française, sur la catastrophe du barrage du Gleno en 1923, est du reste repris de sa consœur italienne. Il raconte l'effondrement d'un barrage dans les Alpes provoqué par les économies et les malfaçons de ses entrepreneurs, désastre que certains tentèrent de faire passer pour un attentat anarchiste ! Dans ce même numéro un article sur le loup, une enquête passionnante sur la cueillette de l'arnica pour l'industrie cosmétique dans les Vosges, et le témoignage de Nicole, qui, près du parc des Écrins, dans les Alpes, assure depuis de



nombreuses années la liaison radio avec les bergers en estive avec leurs bêtes dans des endroits que les téléphones portables n'atteignent pas encore. La revue qui sort environ deux fois par an est réalisée de manière collective par des auteurs disséminés entre les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées et les Vosges.
<https://revuenunatak.noblogs.org>

Sauve qui peut le train

Samedi 30 novembre 2019, des gilets jaunes, des usagers et des habitants ont pris le train gratuitement à Ussel puis à Eymoutiers, pour se rendre à la gare de Limoges où ils ont retrouvé d'autres défenseurs des lignes régionales venus par les mêmes moyens de Saint-Junien, Brive ou Périgueux. Ils ont retrouvé devant la gare des cheminots de la SNCF et d'autres personnes venues rappeler aux pouvoirs publics, la Région Nouvelle Aquitaine, l'Etat et la SNCF, que les petites lignes ne devaient pas être délaissées. Ils appelaient l'Etat et la SNCF à s'engager à compléter les financements régionaux pour réparer et sécuriser les lignes menacées : la ligne 26 Limoges-Ussel (travaux de signalisation à réaliser sous peine de fermeture en 2023) ; la ligne 23 Limoges-Saint-Yrieix-Objat-Brive ; la ligne 18 Limoges-Saint-Junien-Angoulême (tous jours partiellement fermée avec des tron-



çons effectués en car ou en taxi). Par ailleurs le maintien de gares ouvertes et d'arrêts en gare (par exemple à Saint-Sulpice-Laurière, Saint-Sébastien ou Argenton-sur-Creuse) et la réouverture de la connexion avec Clermont-Ferrand faisaient également partie des revendications. Sans oublier de repenser le fret pour qu'il y ait moins de camions sur les routes et d'envisager la gratuité des transports ferroviaires pour qu'il y ait plus de voyageurs. Il est prévu que l'opération «train gratuit» comme celle du 30 novembre se renouvelle régulièrement.

Comme une lettre d'amour

« Nous avons tous dans la tête et particulièrement dans les moments les plus tragiques de la vie, des centaines de courts poèmes, contes, histoires qui nous disent plus que le fleuve de mots fastidieux et inutiles qui encombrant les oeuvres de certains romanciers à la mode ». Cette sentence de Céleste Eglantier, publiée dans le dernier numéro de Oeil de Fennec (n°379, novembre, décembre 2019), modeste revue poétique tirée à 100 exemplaires sous l'égide du Creusois René Bourdet, dit assez bien la philosophie de cette micro-revue (une feuille A4 pliée en quatre et découpée à la main, néanmoins dument déposée à la bibliothèque nationale de France depuis... bientôt 40 ans !). S'y croisent heureuses citations d'auteurs anciens et vers libres de poètes contemporains. Montesquieu y côtoie Herbé (René Bourdet). Du premier : « Il faut en accuser l'homme toujours plus avide de pouvoir à mesure qu'il y en a d'avantage et qu'il ne désire tout que par ce qu'il possède beaucoup. » Du second : « Depuis que je

suis souffrant, j'ai un seul ennemi : mon corps ». Comme dit le même : « Oeil de Fennec, une revue à lire comme une lettre d'amour. »



Abécédaire du cyclisme limousin



Comme Luc Leblanc

De la carrière de Luc Leblanc, on retient avant tout son titre de champion du monde sur route pro, conquis le 28 août 1994 à Agrigente, en Sicile. Cet exploit eut un grand retentissement au plan international, mais encore plus en France et *a fortiori* en Limousin. Il est vrai que dans notre région, nous avons eu seulement trois champions du monde de cyclisme, dans trois disciplines différentes: - Sur piste, André Raynaud (Racing club limousin) fut champion du monde de demi-fond (course derrière grosse moto) le 3 septembre 1936 à Zurich. Les épreuves de demi-fond se courent sur 100 km, parcourus en 1h30 environ, calculez la moyenne ! Malheureusement, André trouva la mort sur la piste d'Anvers le 20 mars 1937 : il chuta à la suite de l'éclatement d'un boyau, une moto le percuta et roula sur lui. - En cyclo-cross, André Dufraisse (Union vélocipédique limousine) revêtit cinq fois le maillot arc-en-ciel, de 1954 (à Galarate, en Italie) à 1958 (le 23 février à Limoges). Cette discipline bénéficiait à l'époque d'une très grande popularité, comme c'est encore le cas en Belgique et aux Pays-Bas aujourd'hui. - Et, sur route pro, Luc Leblanc.

Curieusement, ces trois champions sont natifs de trois communes très proches au nord de Limoges : Vaulry, Razès et Nieul. On peut ajouter à cette liste le creusois de Paris, Octave Dayen, champion du monde sur route amateur en 1926 ; il fut aussi le partenaire d'André Raynaud dans les six jours et les courses à l'américaine.



Le titre de champion du monde de Luc Leblanc, aussi remarquable soit-il, ne doit pas faire oublier beaucoup d'autres résultats qui le placent parmi les plus grands cyclistes français. Né en 1966, Luc avait démontré chez les amateurs, d'abord à l'UVL, puis en 1986 au CRCL, des qualités hors du commun. À 19 ans, en 1985, il enlève le circuit Monts et Barrages, et termine 2^{ème} du championnat du Limousin à Bujaleuf, après une bataille homérique avec les deux anciens, Jean-Claude Laskowski 1^{er}, et Michel Dupuytren 3^{ème}. En 86, il participe à de nombreuses épreuves nationales et internationales avec l'Équipe de France, ce qui ne l'empêche pas de gagner le Tour de la Corrèze ainsi que celui du Périgord. Dès ses débuts professionnels en 1987, il brille en terminant 2^{ème} du championnat de France à Lugny, le titre allant à Marc Madiot, et la 3^{ème} place à Martial Gayant. Au Tour de France, il termine 5^{ème} en 1991, après avoir porté une journée le maillot jaune à Jacca, en Espagne. 4^{ème} au classement final du Tour 94, il remporte l'étape de Hautacam devant Indurain et Pantani. En 96, il termine 6^{ème}, avec une victoire d'étape aux Arcs. En 1992, il s'empare du titre de champion de France à Avize, devant Thierry Marie et Colotti. En 1997, il s'adjuge le Tour du Trentin, et en 98, pour sa dernière année, il termine 2^{ème} du championnat de France à Clermont-Ferrand, derrière Jalabert et devant Virenque. En dépit de ce palmarès remarquable, le parcours de « Lucho » a un goût d'inachevé. Sa brutale fin de contrat chez Polti, une équipe italienne qui l'évince au profit de Virenque, accélère sa fin de carrière. Sa défaillance sur le Tour de France 91, alors qu'il portait le maillot jaune, aurait pu être anodine, mais les conséquences en furent aggravées par le lâchage de ses coéquipiers. Son expérience malheureuse avec l'équipe « Le Groupement » en 95, et ses pépins physiques récurrents, dus aux séquelles de l'accident dont il fut victime étant enfant, ont également nui à la progression de ses résultats. Enfin, son tempérament très affectif et sa sincérité, qui pouvait quelquefois confiner à la naïveté, l'ont handicapé, dans ce monde très dur du sport professionnel, dominé par le culte de l'argent et les égos boursoufflés. Après avoir cessé la compétition, il a participé à la direction technique de plusieurs équipes amateurs, dont 23 La Creuse, en continuant à annoncer la création d'équipes pros qui n'ont jamais pu se concrétiser. Il est resté proche du milieu cycliste, consultant sur RMC, et auteur d'articles ou d'interviews dans différents périodiques. Il a participé avec l'ARPAD (association des amis de Raymond Poulidor et d'André Dufraisse) à l'organisation des obsèques du premier nommé, au cours desquelles il a pris la parole pour saluer la mémoire du plus célèbre des Miauletous.

Jean-François Pressicaud



Appel : quelle est la commune prête à accueillir la fête en 2020 ? Toutes les propositions sont bienvenues.